SAMEDI 14 MARS 1942 — N° 60 — Prix : 1 franc 50

L'ÉCHO DES ETUDIANTS

HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

FONDÉ EN 1908

Abonnement : un an, 68 francs. — Secrétaire Général : Jean RENON

Rédaction - Administration : 7, rue Dom-Vaissette - MONTPELLIER

Recréer une communauté étudiante et l'insérer dans la vie nationale

par Robert-P. Gauthier,

Responsable National des Etudiants au Secrétariat Général de la J. E. C.

La Faculté doit avoir quatre buts principaux:
1° Instruire les étudiants;
2° Les unir;
3° Les former;
4° Les encadrer.
Ces différents buts convergent vers un but final:
« Recréer une communauté étudiante, et l'insérer dans la vie nationale ».

■ ■

1° *Instruire les étudiants.* — C'est actuellement la seule chose faite dans les Facultés et bie nfaite pour la plupart. Nous ne nous y arrêterons pas, bien que les études supérieures ne soient pas exemptes de critiques: celles-ci nous emmeneraient trop loin, et sortiraient du cadre de ce plan.

■ ■

2° *Unir les étudiants.* — Il faut redonner aux étudiants l'impression qu'ils font partie d'une Faculté qui a des *traditions* et une *histoire.*

Il faudrait chercher dans l'histoire des Facultés les manifestations historiques, par exemple les manifestations pittoresques de la Corporation de la Basoche. Ces traditions ne sont-elles pas un des liens les plus puissants qui unissent les communautés de préparations et de Grandes Ecoles?

Forcer les étudiants à se connaître, c'est les prendre en plus des cours pour leur donner un milieu de vie. La Faculté peut étendre son action aux maisons d'étudiants, restaurants, terrains de sports, insuffisants aujourd'hui. Les étudiants resteraient ainsi dans leur élément en dehors des heures de cours et de bibliothèque. L'expérience à une faible échelle, en instaurant les maisons corporatives, a montré ce que l'on pouvait en attendre.

Tout cela est un stade préparatoire au travail commun qui leur sera demandé: faire œuvre de solidarité envers leurs camarades étudiants par une participation effective aux caisses de secours pour étudiants infortunés, ou encore par une extension considérable du Service national des Etudiants et du Service civique rural qui, on le sait, a obtenu un succès des plus modérés. L'obligation de ces services serait même à envisager, si le risque de créer un abîme entre la classe et la jeunesse étudiante n'était pas des plus réels.

Mais la base réelle d'une communauté étudiante est la *base professionnelle.* Ce sont les *Equipes de Travail.*

Dans ces équipes de travail se retrouveraient les étudiants en petit nombre décidés à avoir un programme précis dans le cadre du programme national trop vaste souvent pour être vu, mais que la collaboration de tous permet d'élargir. Tous peuvent ainsi mettre en commun les résultats de leur travail, sous la bienveillante autorité d'un professeur qui vient leur apporter l'appui de sa compétence sur un plan plus amical que professoral.

Mais les équipes peuvent travailler à une étude large dans le sein de la Faculté considéré comme un corps que l'on essaie de servir et d'honorer. Cette ligne d'études donnerait ainsi à chaque Faculté un caractère bien spécial par le travail qui s'y fait. Elle deviendra ainsi une « école » avec « ses disciples ».

Le travail en équipe des étudiants et des professeurs est la formule d'avenir du travail intellectuel. Elle permettra la mise en commun des qualités de chacun au service de la communauté que l'équipe représente. Une fois les liens établis sur ce plan, tous ceux qui concourent à fonder de véritables amitiés s'établiront bien vite. L'équipe représentée par chaque étudiant, incarnation de la grande communauté de la Faculté, lui permet par celle-ci de comprendre celle-là.

Ce n'est d'ailleurs pas diviser la Faculté dans une somme de petits cercles fermés et la morceler au lieu d'en faire une communauté réelle. Sur une large échelle, se réunir n'est pas s'unir et maintenant il faut pour les étudiants apprendre l'amitié et en faire l'expérience dans une équipe qui leur apporte des conditions optima d'un épanouissement total, plutôt que de faire un bloc où la personnalité de chacun sera noyée et annihilée.

■ ■

3° *Former les étudiants.* — Nous touchons ici au problème de l'*éducation* parallèle à celui de l'*instruction.* Peut-être qu'elle s'intégrera plus tard dans la prolongation universitaire de l'éducation générale, adaptée à sa nouvelle destination, ce qui serait très désirable; mais applicable seulement aux jeunes ayant déjà reçu cette formation dans le secondaire.

L'éducation dans les Facultés doit présenter un caractère de polyvalence, d'ouverture large sur le problème de la vie pour amener l'adolescence au stade d'homme, en le prenant au moment où il est le plus réceptif et généreux.

La Faculté est une école de vie, vie intellectuelle et physique, car on ne sépare pas l'un de l'autre sans déséquilibre. Elle prend les étudiants en charge au cours, à la bibliothèque et dans ses équipes de travail, dans ses maisons, restaurants, dans ses heures de distraction sur le stade. Elle doit permettre un « style de vie » étudiant, original, adapté, non pas un mélange à moitié bourgeois, à moitié « Beaux-Arts » pour scandaliser éventuellement ceux dont ils seront demain les représentants les plus typiques.

Comment les ouvrir sur le problème de la vie? Chose difficile tant qu'ils ne se heurteront pas de front à la réalité, seule expérience valable. Cependant l'intensification du service social de l'entr'aide, en les amenant à découvrir les immenses misères d'une ville, peut, s'ils le veulent, leur servir utilement.

Ce n'est pas là d'ailleurs une formation sociale suffisante. Ce n'en est même pas une à proprement parler. Pour être digne de ce nom, elle doit se baser sur des *principes* et non des recettes. Exposer le problème des classes, leur nécessité, leur collaboration, les bases de leur union, sont des problèmes que les dirigeants des autres classes seront amenés à exposer. Elle leur apporterait ainsi des témoignages vivants sur les problèmes fondamentaux de leur vie, les enquêtes sur la situation de jeune travailleur, le problème du chômage, l'avenir des jeunes ruraux. Ceci déjà réalisé sur une petite échelle grâce à l'A. C. J. F. a donné des résultats remarquables. Il n'est pas exagéré de parler de « révélation » pour certains à la suite de pareilles rencontres. Il ne s'agit d'ailleurs là que de dirigeants, et non pas de simples contacts (moins que souhaitables) entre étudiants et ouvriers ou paysans, contacts sur le plan officiel, s'entend.

Ecole sociale, la Faculté est aussi une *Ecole civique.* Qu'est-ce que la Cité? L'Etat? La Nation? Les Syndicats? Les Corporations? Autant de problèmes laissant l'étudiant sans réponse.

Pourquoi donc ne pas l'armer de notions précises à ce sujet. Notions scientifiques, théoriques et pratiques, et non pas évangile politique devant être appris par cœur. Il s'agit de former, et pas d'endoctriner.

Ecole de patriotisme, la Faculté garde une culture et une tradition, patrimoine qu'elle a à transmettre et à enrichir. Carrefour de jeunes venant de toutes les régions d'un pays, d'une nation ou même de l'étranger, elle permet à l'étudiant de découvrir ces différents caractères qui font qu'il est Picard et non pas Dauphinois, Auvergnat et non Provençal. Par ces différents contacts, il peut acquérir le sens de la richesse de sa province fondue dans la communauté de province que forme la France.

C'est le « sens charnel » de la Patrie dont parle Péguy.

Pourquoi les Facultés n'insisteraient-elles pas sur ce point en permettant de mettre en valeur les caractères différents de chacun, en ajoutant la culture et la tradition française; elles permettraient ainsi des synthèses à la fois régionalistes et nationales, et par là même éviteraient l'autonomisme.

En somme, l'éducation donnée par la Faculté peut se ramener à un seul mot: *une culture.*

(*Lire la suite en 2e page*)

La Jeunesse devant l'Art

par Henri-François REY

DEPUIS un certain nombre d'années, on parle beaucoup du problème de la Jeunesse, en face de l'Art.

Y a-t-il là un problème? Existe-t-il un réseau assez étroit de rapports, une concordance intime entre ces deux valeurs (puisque aussi bien la Jeunesse est devenue une valeur) pour que l'on puisse poser un problème et le résoudre? Je ne le pense pas. En opposant Jeunesse et Art, on oppose deux valeurs qui ne sont pas du même ordre. Alors que la Jeunesse se définit comme essentiellement temporelle, l'Art, au contraire, est éternel. Que la Jeunesse devienne une valeur en soi, qu'on arrive même à la constitution d'un mythe de la Jeunesse (mythe que nous voyons s'élaborer sous nos yeux un peu partout dans le monde), rien de plus normal. Le dynamisme inhérent à cette période d'essai de la vie, la force même qui meut la jeunesse, sont à la base de toute réalisation actuelle. Mais qu'on veuille engager cette valeur dans un certain nombre de problèmes philosophiques, cela n'est pas concevable.

■ ■

S'IL y a eu diverses exigences artistiques à des époques données, il n'en reste pas moins une notion « d'art » qui reste immuable: cristallisation de rêves individuels ou collectifs, aspirations vers on ne sait quel paradis humain, évasion, essai de transcendance de notre condition, l'art est tout cela et bien autre chose encore, et il est bien inutile d'essayer de le définir, car sa réalité n'existe qu'en nous, que par nous.

Tout juste si l'on peut distinguer, d'une part cette poussée intérieure, cet impératif qui oblige l'artiste à créer (et ici nous sommes dans un domaine purement suggestif et personnel, chaque création est une affaire qui se règle entre l'artiste et lui-même); de l'autre, une certaine exigence, un désir, sinon une nostalgie de l'œuvre belle, qui se manifeste de temps en temps dans cette masse anonyme qu'est le public. Les périodes de grand art furent justement celles où l'expression de l'artiste, son besoin de se délivrer de ces gestations intérieures, coïncidèrent avec une fringale d'art dans ce public: les cathédrales sont nées de cette coïncidence; Rembrandt ne fut lui-même que parce que les bourgeois hollandais de son époque, éprouvèrent le besoin de se faire portraicturer; pour une part, la Renaissance fut, elle aussi, une période de coïncidence.

Mais ces périodes de coïncidence, de « dialogues » efficaces entre l'artiste et le public, furent rares et, le plus souvent, les artistes créèrent et ne trouvèrent pas un public; ou plutôt, ils ne trouvèrent que cet éternel public restreint, cette élite intellectuelle qui, depuis trois siècles, garde l'essence de l'art et de la pensée. Mais cette élite, sorte de compartiment étanche sans relation avec les autres couches sociales, ne suffit pas à universaliser l'art dans les consciences. Rapidement l'élite devient chapelle: que la littérature du XVIIIe siècle ait été enfantée chez Mme Du Deffand, au XIXe siècle chez Mme Récamier, cela ne prouve ni pour, ni contre ces littératures! mais, il y a là toutefois une restriction, un retrécissement dans la diffusion de la pensée et de l'art. Cette littérature, cet art en vase clos ne correspondent plus aux exigences actuelles. Il n'est plus banal maintenant de dire que les temps ont changés, cette formule doit même servir de postulat à toutes nos activités futures.

Depuis 80 ans, l'Europe et le Monde cherchent à s'adapter à une idée de l'Europe et du Monde plus vaste. Les transformations sociales et techniques ne sont que les signes d'une transformation spirituelle éthique et esthétique qui remettent en question la notion et même la dimension de l'homme.

Si vraiment il s'agit d'ajuster l'homme à de nouvelles formes de vie, il faut également fonder une esthétique ou du moins les éléments d'une conception nouvelle de l'Art. A ce titre, sur le plan strict de l'actualité, l'antinomie « Art-Jeunesse » peut se poser.

Depuis 100 ans, les hommes ont acquis, malgré eux, une conscience plus grande de leur univers, un champ d'expérience plus étendu. Mais au progrès de leur propre conscience ne correspond plus le progrès des valeurs sur lesquelles, jusqu'à présent, ils vivaient.

En 1941, nous pensons sur des conceptions éthiques, et surtout esthétiques, qui sont celles du XIXe siècle: Valéry, Claudel autant que Gide sont des écrivains du XIXe siècle.

La question qui se pose est de savoir si un agrandissement de la conscience esthétique est possible et, si oui, à quelles conditions, si un art est accessible à tous (et par là populaire, mais au sens littéral du terme) peut-être fondé. Mais, dès l'orée de ce problème, il est essentiel de souligner que ce ne sont pas les conditions d'expression, de création de l'œuvre d'art qu'il faut rajuster, mais uniquement les conditions d'assimilation, de réception des œuvres par le public.

L'artiste créant est sacré, il faut avoir la sagesse de respecter son anarchie car elle est le prélude de l'œuvre pure. Ce n'est pas à l'artiste, au créateur qui ne peut-être que solitaire, à se « collectiviser »; c'est au public à s'éduquer et à se hausser sur le plan du chef-d'œuvre. L'artiste s'abaissant au niveau du public devient Eugène Suë, Xavier de Montépin. Un art populaire, s'il est possible, ne se conçoit que comme un effort de la part du public pour s'élever.

On voit par là comment et pourquoi c'est d'abord à la Jeunesse et à elle seule, qu'il faut s'adresser pour engager ce travail. Elle est l'âge de toutes les impossibilités, mais aussi de toutes les possibilités. A une société, elle doit servir d'indicateur, car faisant l'expérience des lois, des empires, des hommes, et le faisant pour la première fois, ses réactions sont chimiquement pures et nous renseignent sur la valeur humaine de nos institutions. Là s'arrête la primauté de la Jeunesse, mais elle est de poids. C'est donc aux Jeunes, faisant l'expérience de l'Art, qu'il faut s'adresser pour créer une esthétique qui soit authentiquement humaine; mais, dans quelle mesure, puisqu'il faut bien revenir au présent, les Jeunes qui nous sont contemporains ont-ils fait l'expérience de l'art?

Limitons nos recherches à cette fiévreuse période de l'entre-deux-guerres, période où les idées s'entrechoquaient, période de fusion, de bouillonnement intense dont il ne tient qu'à nous de faire sortir quelque chose d'authentiquement renaissant. Malgré l'éclat de ces vingt dernières années du point de vue intellectuel, l'art et la littérature n'atteignirent qu'une infime partie de la société. Nous avons vécu une époque de « Société des esprits » et aucun créateur de poids ne toucha le public au-delà d'un cercle étroit d'intellectuelle aristocratie spirituelle si l'on veut, mais portant en elle tous les germes de sa décomposition. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu de jeunes intellectuels, mais des intellectuels intoxiqués par l'intelligence qui passaient de la jeunesse à la vieillesse d'esprit sans s'arrêter à un âge mur. Il y avait d'un côté une minorité infime de jeunes penseurs sans virilité, de l'autre, la grande masse, la foule des jeunes intoxiqués de cinéma, d'un sport mal compris, ballotés par la vie et les évènements, se mécanisant de plus en plus. Pour ceux-là, il n'y avait pas, il n'y a pas de problème de l'Art, ils ignorent le sens de ce mot. L'éducation qu'ils reçurent est responsable du premier chef de cet abaissement du niveau mental et plus encore, les vices d'une structure sociale qui étouffait l'individu en prétendant le libérer. Ils vécurent une civilisation qui apprend à ne pas penser. Cette Jeunesse, qui est la nôtre, n'est ni pire, ni meilleure que les autres. Elle n'a fait, depuis 20 ans, que subir les évènements. Le péché qu'on peut lui imputer est celui, grave entre tous, d'indifférence.

■ ■

LE problème que pose cette reconstruction d'une « conscience esthétique » ne peut se résoudre que d'une seule façon. Il s'agit de recréer, comme au Moyen-Age, comme au XVe et XVIe siècle, les conditions d'un « dialogue » efficace entre le public et le Créateur.

Pratiquement, il faut d'abord éduquer un public qui soit aussi vaste que possible, et le placer dans l'état intellectuel nécessaire pour qu'il accepte, qu'il comprenne, et au-delà qu'il soit nourri par les œuvres d'art. Ces œuvres, il doit les considérer non comme des monuments, immobiles et sans vie, mais comme des sources auxquelles constamment sa vie doit s'alimenter. Je rêve d'un art, populaire si l'on veut (le mot est à la mode) qui atteigne tout le monde sans se vulgariser. Je rêve d'une sécularisation totale de l'Art.

Et c'est aux Jeunes d'aujourd'hui qui formeront le public de demain, qu'il faut s'adresser pour atteindre ce but.

:- PROPOS -:

D'UN SPECTATEUR PUR

POUSSIÈRES

—«»—

— Regardez la poussière, dit-elle...

Au-dessous de nous, des skieurs passaient très vite et la neige poudreuse qu'ils soulevaient voltigeait avant de retomber.

— Croyez-vous qu'elle souffre, la neige? ajouta-t-elle...

— Pourquoi voulez-vous que quelques cristaux étoilés, octaédriques ou rhomboédriques ait une sensibilité?

Elle resta songeuse un moment :

— La Terre est dans le cosmos bien petite. Pour qui la regarderait de Véga ou de Sirius, elle ne serait pas plus grosse qu'un cristal microscopique; et pourtant, que de drames et de douleurs à sa surface! La surface du grain de neige n'est-elle pas, elle aussi, le domaine d'êtres minuscules; et lorsque nous y piétinons, n'y éveillons-nous pas de terribles cataclysmes? Qui sait...

— Pourquoi vous arrêter ici? Continuez votre démontage. Si vous mettez des êtres vivants sur les cristaux, pourquoi n'en mettriez-vous pas sur les molécules qui sont à la fois partie composante et image fidèle des cristaux? Et si vous en mettez sur les molécules, pourquoi n'y en aurait-il pas sur les atomes qui les forment? Et songez que les neutrons, les négatons et les positons doivent se sentir bien seuls dans les atomes qu'ils constituent, si vous ne les dotez pas de quelque matière vivante...

— Mais, bien sûr... Puisqu'il y a des êtres vivants dans le système solaire, j'en veux voir aussi dans ce système solaire en miniature qu'est l'atome. Et je vais même — car cela n'engage à rien de rêver — beaucoup plus loin. Puisque le système solaire est en définitive composé d'un autre système solaire réduit, le système atomique, ne puis-je pas penser que ce système atomique est lui-même formé d'un système plus petit, lequel à son tour... Vous voyez qu'on peut, dans cette voie, aller aussi loin qu'on le veut. Puisque les mathématiques ne conçoivent pas l'indivisible, éliminons-le de la réalité...

— La réalité se moque de vos projets, et je vous vois mal, avec votre système, en accord avec les théories des quanta et de la matière-énergie. Au surplus, il me déplairait de servir à quelque être supérieur de molécule pour ses expériences. Car vous n'avez pas je pense, la fatuité de prétendre que notre monde est au sommet de votre dissection infinie...

— Non. J'ai trop besoin d'êtres supérieurs pour expliquer ses illogismes. Les miracles, la lévitation, le don d'ubiquité ce sont des jeux de l'être supérieur avec nos molécules...

— Et le premier de ces êtres, qui groupe tous les autres et leur est, à tous, supérieur, en faites-vous un être suprême?

— Non; je ne suis pas panthéiste. Car il manquerait à ce chef de file l'étendue — il est infini dans un sens, puisque infiniment divisible, mais il est limité dans l'espace — et l'identité à lui-même — puisque composé de particules en perpétuel mouvement — pour être tout puissant.

— Au fond, vous ne savez pas si votre monde, ainsi constitué, est fini ou infini. Et cela pourtant importe. Car s'il est fini le principe de Carnot s'y applique, tandis qu'il ne s'y applique pas dans le cas contraire. Un monde fini doit disparaître...

— Le mien est certainement infini. Je tiens à le garder le plus longtemps possible...

— En ce cas, vous n'êtes plus d'accord avec Zoroastre, que d'aucuns appellent Zarathoustra, et qui, avant la Guerre de Troie, disaient les Grecs, réforma la religion dualiste des Perses. Pour Zoroastre, le monde est un assemblage d'un nombre limité de poussières; cet assemblage varie constamment, mais au bout d'un certain temps, il est fatal qu'il redevienne identique à lui-même, car il n'y a pas une infinité de manières de disposer des éléments dont le nombre est déterminé. Entre vous et Zoroastre, il faut choisir...

— Vous ne croyez pas en moi?

— Non; mais rassurez-vous : je ne crois pas non plus en Zoroastre...

Henri SABATIER.

UNION DANS LA SOUFFRANCE

NOTRE journal était sous presse quand nous est parvenue la tragique nouvelle du bombardement de la banlieue parisienne. Nous ne pouvons dire qu'aujourd'hui la part prise par la jeunesse de la zone libre à la douleur et à la détresse des victimes innocentes de cette nuit d'horreur.

Le destin de notre pays est envisagé par trop de Français de cette zone avec une extrême légèreté, quand ce n'est pas avec indifférence. Ils ignorent l'occupation. Ils ne subissent pas les bombardements. Leurs villes ont échappé à la guerre. Ils s'imaginent facilement que la France est une nation privilégiée dans un monde voué au feu et au sang.

Puisse l'odieuse agression des bombardiers britanniques leur montrer que la France souffre et souffrira encore, et que son salut exige de nous une clairvoyance et une volonté d'union de tous les instants.

L'ECHO DES ETUDIANTS.

La semaine prochaine :

un article de Pierre DARMANGEAT

" ACTUALITÉ DE DON QUICHOTTE "

Aux Temps de l'Indochine farouche

— IV —

Le Message du dernier Lê

par Louis-Jacques ROLLET

NUL n'ignore quelles peines nous a coûtées la conquête du Tong-King — qu'il a fallu du temps, beaucoup d'argent, une guerre meurtrière avec l'Empire du Ciel; qu'outre tant de nos « marsouins » obscurément tués par les Pavillons Noirs, certain de nos ministres ne s'en releva pas... Chacun sait que, par notre victoire en ce pays, s'est achevée l'Indochine française. Mais par contre, lequel peut rapporter comment il s'en fallut, somme toute, de peu, que l'édifice ne commençât par là où il finit en fait? Qui sait pourquoi, en 1844, l'occasion s'est offerte à la France — et qu'elle l'a dédaignée — de faire œuvre féconde en pays tonkinois? Pourtant, bien que l'affaire n'ait pas connu de suites, elle n'est pas sans intérêt... Car est-il jamais inutile de pénétrer dans le secret des temps avant-coureurs, où l'Histoire s'achemine dans l'ombre vers le spectaculaire éclat des grands événements?

■ ■

Bien des années, avant l'époque dont je parle, la dynastie Lê régnait sur le Delta du Fleuve Rouge. Le Tong-King lui devait sa puissance.

Au milieu du siècle dernier, déchue de sa grandeur passée, cette antique lignée survivait maigrement. Ses quelques rejetons obscurs perpétuaient leur sang princier dans la retraite verdoyante des montagnes laotiennes.

Mais la toute-puissance des Nguyên n'avait pas eu raison de leur espoir tenace. Et il arrivait qu'aux alentours de 1840, les conjonctures semblaient récompenser leur impériale patience.

De tous les sujets pressurés, bastonnés, méprisés, misérables, de l'Empire Annamite, les Tonkinois étaient, à cette date, ceux qui mettaient le moins de résignation à supporter le joug de la cour de Hué. Parmi les dix à douze millions de « nha-gûê » pressés sur ces terres fertiles, passait, par intervalle, un souffle de révolte.

On imagine combien de telles dispositions pouvaient faire le jeu des prétendants Lê. Et les derniers descendants de cette dynastie mettaient un soin constant à les entretenir. En 1844, ils étaient représentés par un petit-fils du dernier souverain, et par son oncle.

L'oncle, un jour, songea à la France...

■ ■

LES Anglais, ayant, par la guerre de l'opium, forcé la « porte » de la Chine, et, le 29 août 1842, il y a près d'un siècle, signé le traité de Nan-King, Guizot, alors ministre de Louis-Philippe, avait jugé que l'intérêt urgent de son pays exigeait une action parallèle.

Le 12 décembre de l'année 1843, la frégate « La Sirène » avait quitté les côtes de Bretagne pour les mers de l'Orient, emportant à son bord la mémorable « Mission de Chine », que dirigeait l'aimable diplomate de Lagrené.

Le 24 octobre 1844, sur le Hou-Kiang, la rivière de Canton — parmi le miroitement multicolore des falots et des torches, scintillant à la nuit tombante aux proues des jonques mandarines — était signé le célèbre Traité de Wahm-poa, première convention franco-chinoise dans l'Histoire.

La Mission Lagrené devait connaître bien des aventures — merveilleuses aventures, dont le récit est un enchantement... A la plus notable d'entre elles, à la plus ignorée, nous consacrerons le cinquième et dernier de nos voyages à travers le brûlant passé des pays d'Indochine.

Dans l'affaire qui, pour l'instant, nous occupe, ce fut à ces diplomates français que s'adressa, un beau matin, le messager du dernier Lê, descendu secrètement de ses montagnes.

L'oncle, car c'était lui, arrivait, porteur de sollicitations, rempli d'espoir, ne doutant pas que la France aiderait son pupille à recouvrer le trône de ses pères — nanti qu'il était du souvenir de Gia-Long, de sa grandeur, due à des mains françaises...

Les contre-parties à la supplique du prétendant étaient, il est vrai, peu précises. Nul doute qu'elles n'autorisaient pas « de jure » la France à rêver de conquête. Tout au plus 400.000 Tonkinois étant chrétiens, et les Lê favorables aux missionnaires, eût-il pu résulter de notre intervention un sort meilleur aux confesseurs du Christ, que persécutaient Thieu-Try. Ceci eut été dans la ligne de la mission de Lagrené, qui, l'an d'après, devait fonder dans l'Empire du Milieu, la liberté du Christianisme. Relever la tradition de Gia-Long, en combattant, au nom de son illustre ancêtre, l'empereur Nguyên — comme de Lagrené allait opposer à Tao-Kouang son aïeuil Kang-hi — semblait rentrer dans la politique française traditionnelle, et suffire à notre pays. Mais comment savoir, si, de ce premier pas sur la terre d'Indochine, n'eût pas découlé l'obligation d'une action coloniale décisive?... Il n'importe. Le fait est que le message du Lê plongea nos diplomates dans la plus grande perplexité. Il est intéressant de connaître ce que pensa de l'occasion M. de Lagrené. Je relève quelques citations du rapport qu'il adressa le 7 décembre 1844 au Quai d'Orsay. Il est curieux de voir ce que représentait alors l'Indochine aux yeux d'un Français cultivé. Il ne serait pas sans profit à cet égard de comparer ce qui va suivre à l'opinion de M. Jules Itier dont j'ai retranscrit des extraits dans mon premier article (Echo du 21 février).

« La chose, écrivait Théodose de Lagrené (est) fort délicate. Ce serait en effet, ce me semble, une grosse affaire que de traiter avec le représentant d'une maison déchue, et de prendre une part active à des révolutions intérieures dont il est bien difficile de prévoir le terme et les conséquences. L'expérience des événements de la fin du siècle dernier n'est pas encourageante... »

M. de Lagrené songeait évidemment à la non-exécution du Traité de Versailles, avec Gia-Long. Mais n'était-elle pas imputable à la France seule?

« Réussirons-nous mieux cette fois? » poursuit l'auteur, avec quelque inconscience historique. « Serions-nous disposés à faire des sacrifices plus ou moins considérables, et une démonstration sérieuse, dans un intérêt pour le moins douteux? Que demanderions-nous en dehors de notre assistance effective et de notre appui moral? Des avantages commerciaux exclusifs? Mais est-il bien certain que nous en profiterions? »

» Et puis, ne nous exposerions-nous pas aux réclamations du monde commercial qui comparerait notre intervention égoïste au Tong-King avec l'ouverture de la Chine à tous les peuples? » (Sans doute; bien que Hong-Kong!)

(1) Voir Echo des 21 et 28 février et 7 mars.

« On pourrait sans doute obtenir des concessions plus significatives en faveur des chrétiens. Mais seraient-elles durables, et le successeur de notre allié n'entrerait-il pas nécessairement dans une voie de réaction? » (Autre réminiscence d'histoire cochinchinoise : les successeurs de Gia-Long... M. de Lagrené, décidément, ne semble raisonner que par analogie!)

Mais voilà que soudain, le signataire entonne un air opposé.

« Je ne me dissimule pas, cependant », écrit-il, « que si la France était disposée à étendre le cercle de son action dans ces mers, une forte position prise au Tonkin pourrait offrir de grands avantages...

« ... Le Tonkin produit du sucre, du café, du riz, du tabac, de la canelle, de la rubarbe, des bois précieux, qui peut-être offriraient quelque aliment à nos échanges.

» **Si nous voulions nous établir de ce côté,** et que nous rencontrions de la part de la Cochinchine une résistance insurmontable, ce serait au gouvernement du roi de juger si, pour obtenir la possession légale du lieu que nous aurions choisi, et nous ménager d'abord des relations étendues et faciles, il faudrait commencer par **aider au soulèvement du Tonkin et prendre une part active aux troubles** qui ne manqueraient pas de suivre cette séparation violente.

» Il semblerait du reste que la Cochinchine aurait très peu de moyens d'empêcher le succès des efforts des Tonkinois, guidés, assistés ou conseillés par une puissance européenne. Car elle est déjà très sérieusement, dit-on, menacée du côté du Cambodge. Si on n'y est pas mieux disposé à son égard, elle se trouverait prise à la fois par les deux extrémités et par le centre... »

■ ■

PEUT-ETRE, si le gouvernement du Roi des Français avait élaboré à ce moment quelque action au Tong-King, la conquête eut-elle connu moins de déboires que ne devait plus tard lui en valoir la guerre avec la Chine. A cette date, celle-ci eut été, sans nul doute, bien incapable de s'opposer à notre intervention...

Quant à la révolte du Tong-King, on sait combien, en fin de compte, elle nous donna de fil à retordre, et que la plus embarrassée n'en fut pas la Cochinchine!

Ce qui semble permettre de penser, une fois de plus, que l'Indochine française eût pu être plus tôt faite, et à moins de frais, si le Tong-King en avait été la base, et non le faite.

Mais, aux suggestions de Lagrené, Guizot fit la sourde oreille.

Guizot, dont la maxime était (qu'on me pardonne!) que la crainte de Downing Street est le commencement de la sagesse, Guizot ne brillait pas alors par l'esprit d'aventure...

Il écrivit, parait-il, à ce sujet, au ministre de la Marine :

« Nous avons des questions assez graves et assez compliquées à débattre en Europe, une surveillance assez active à exercer en Orient, une tâche assez rude à remplir en Algérie, sans aller créer de nos propres mains au centre des mers de l'Inde et de la Chine, une nouvelle source de préoccupations, d'embarras et de charges pour la France... »

Mais, comme on ne peut tout de même oublier que ce même Guizot avait commandé à ses envoyés en Asie Orientale, de chercher un endroit favorable à l'installation d'un établissement français (comme nous le verrons dans mon prochain article), alors, il est bien permis de penser que la prudence de ce ministre est quelque peu élastique, et sa raison d'état, des plus... diplomatiques!

En fait, il y avait l'Angleterre — comme il y eut l'Angleterre à Tahiti lors de l'affaire Pritchard. Il y avait la crainte de Guizot que ne se fâchât l'Angleterre, qu'elle ne rompit cette Entente Cordiale si laborieusement nouée, à laquelle s'accrochait la Monarchie de Juillet comme à la dernière — la seule, hélas! — bouée, car l'Europe a été cruelle et injuste pour Louis-Philippe.

Bref, l'affaire du Tong-King en resta là. Le message du Lé ne fut pas entendu, mais il demeurait un symbole.

Le symbole d'une Indochine vouée tôt ou tard à la France.

Le symbole d'un mystérieux déterminisme de l'histoire qui poussait notre pays vers ce pays étrange.

Le symbole d'un appel séculaire de la terre et du peuple annamite à la Protectrice de l'Occident...

Appel dont le vestige réincarné survit là-bas transmuté en amour de la patrie française. Appel dont l'écho véhément émeut nos cœurs, où le rêve impérial monte comme une écume... Appel des horizons ensoleillés des rizières vertes, des rivages...

Indochine que nous aimons tellement! Message joyeux de bienvenue de l'Asie à la France!...

(Fin dans notre « Page de l'Empire » la semaine prochaine.)

Louis-Jacques ROLLET.

Recréer une Communauté Etudiante...

(Suite de la première page)

Profondément humaine, c'est la culture qui conditionne cet « engagement dans la vie » avec toutes les conséquences que cela comporte, formation intellectuelle, physique, sociale, nationale, et les responsabilités qu'elle implique.

■ ■

4° *Encadrer les étudiants.* — Nous arrivons à un problème plus pratique, technique. Comment réaliser ce problème? Il est évident qu'il devra se faire en autant d'étapes que cela est nécessaire.

Mais, pour appuyer les réalisations et leur progression, nous en sommes amenés au problème des chefs. *Pas de commandement sans chef.* D'où viendront-ils? Qui les formera?

Nous laissons au corps professoral le soin de les désigner. Si les étudiants ne sont pas nombreux, il est des chefs qui s'ignorent, d'autres qui ne veulent pas se donner, car en fait il s'agit d'un don, même d'un sacrifice à la communauté.

Ils se trouveront d'abord dans les mouvements de jeunesse agissant dans le cadre de la Faculté, qui donnent à leurs militants le sens des responsabilités. Ce sont eux qui seront le plus ferme soutien de l'application de ces réformes.

Il faut donner aux étudiants une *charte* et cette charte doit voir très grand et s'étendre du plan des études à toute la vie. Elle aurait comme moyen d'application la *corporation.* Caractère différent pour chacune des disciplines, elle aurait cependant des points communs. Représentant des étudiants, des professeurs, du recteur et des corps intermédiaires, agrégés, chefs de travaux, il serait bon que soient représentés les éléments les plus marquants de la branche, engagés dans la vie, en dehors de la Faculté: écrivains, avocats, ingénieurs, médecins, dont l'autorité est indispensable.

Il est essentiel de poser cette communauté sur des éléments neufs, d'éviter de grouper ou de reprendre les anciennes associations étudiantes. La corporation doit être *une* dans la Faculté.

Elle crée entre les étudiants et les professeurs un lien organique, un cadre qui leur permet de s'entendre, de soutenir et d'organiser leur action. Ainsi serait facilement réglée la question entre les professeurs et les élèves dans un esprit de compréhension et d'entente mutuelle, facteur d'unité.

En dehors de la Faculté, la corporation défend les intérêts matériels des étudiants, et prend place malgré son caractère, très spécial, dans le concert des autres corporations, pour concourir à l'achèvement de la cité. La place est délicate à trouver: elle y est sans aucun doute. C'est une corporation plud riche d'avenir que de présent. Par son intermédiaire, les étudiants entreront effectivement dans la vie de la nation.

Mais une charte est un texte, une organisation sur le papier. Elle pourrait être excellente. En fait, dans l'état actuel du milieu étudiant, elle serait vouée à un échec certain et définitif si à cet acte de législation ne venait s'ajouter *un esprit.*

C'est l'esprit qui règnera dans cette corporation qui pourra lui donner le dynamisme nécessaire et assurer l'accomplissement progressif des réalisations qui ne sont pas codifiables. Seul, un esprit dynamique peut faire adhérer les étudiants de cœur et non de fait à une corporation. A cette condition les Facultés pourront devenir des corps organiques avec une vie propre et féconde.

Sans esprit communautaire, la charte ne sera rien. Elle ne le créera même pas. Il appartient aux chefs de cette corporation de la répandre avec leur exemple et leur dynamisme. Ce n'est pas une utopie. Les réalisations de certaines équipes animées de cet esprit ont déjà transformé l'atmosphère de quelques amphithéâtres. Ce sont les résultats de leurs enquêtes et de leur action que nous avons exposés. Il n'y a rien qui n'ait été effectivement réalisé ici ou là, évidemment de façon partielle, mais le mouvement est lancé. Il a besoin pour continuer d'un cadre: c'est la charte corporative qui nous le donnera et bientôt, nous l'espérons, le milieu étudiant pourra s'ouvrir au souffle communautaire qui lui apportera la découverte de la solidarité, et partant, la joie.

Docteur P. GAUTHIER,
Interne des Hôpitaux.

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITE D'AIX...

FACULTE DE DROIT

Le deuxième semestre vient de commencer et avec lui les cours qui ont pour objet les matières à option.

A Aix-en-Provence, les étudiants de troisième année de licence ont à choisiri entre la législation industrielle, que traite M. le doyen Raynaud, les voies d'exécution, le droit maritime, professés par M. Cabrillac, le droit aérien et le droit international public, qu'enseigne M. Charlier.

Monsieur Charlier est un jeune professeur qui nous vient de la Faculté d'Alger. Les étudiants provençaux lui souhaitent la bienvenue. Déjà, dans ses premières leçons, il a conquis la sympathie de son auditoire, qui a su reconnaitre ses qualités d'orateur et de pédagogue.

R. S.

■ ■

FACULTE DES LETTRES

Les cours publics de la Faculté des Lettres connaissent toujours un nombreux et attentif auditoire Outre les cours d'histoire de la musique, professés par M Médan, nous pouvons assister aux cours d'histoire de l'art, de M. Labande, et les provençaux de cœur ne manquent pas les leçons de M. Emile Ripert, dont on connait l'amour pour le pays de Mistral.

■ ■

REVUE DES ETUDIANTS D'AIX

Prof... et scies... Tel est le titre de la revue de Louis Gills que les étudiants d'Aix donneront au Casino Municipal le lundi 16 mars à 20 h. 30, avec le concours de l'orchestre de Paul Roustan. Location des places au Casino et aux Facultés.

Prix d'entrée: 15 francs (10 francs pour les étudiants).

...MARSEILLE

Excursion du Muséum d'Histoire Naturelle et de la Société Linnéenne

Le dimanche 15 février a eu lieu la première excursion du Muséum d'Histoire naturelle de Marseille, en collaboration avec la Société Linnéenne de Provence.

En l'absence de M. le doyen Corroy, empêché au dernier moment, Mlle Fabre a conduit les participants. Le titre de l'excursion était le suivant: « Le bassin de Marseille et les chaînes de bordure ».

De nombreux professeurs de la Faculté et des divers lycées de la ville, des naturalistes amateurs, des étudiants et aussi de très jeunes naturalites, enfin, des membres de la Société linnéenne prirent part à cette excursion géologique. La date et le programme des excursions botanique et zoologique seront annoncés bientôt.

Conférences d'Océanographie

M. Rouch, professeur à l'Institut océanographique de Paris fera, dans le grand amphithéâtre des Sciences naturelles de la Faculté des Sciences (place Victor-Hugo), un cycle de six conférences dont le titre est le suivant: « Objet et méthodes de l'Océanographique physique ».

Ces conférences sont prévues pour les dates suivantes: 17, 18, 20, 24, 25, 27 mars, à 17 h.

UNIVERSITES DE CLERMONT-Fd ET DE STRASBOURG

THE MUSICAL DE L'A. G. E. C.

Le samedi 21 février a eu lieu un thé musical sous la présidence de M. le recteur Marchand, donné par l'A. G. au profit des étudiants du Sanatorium de Saint-Hilaire du Touvet. La salle des Fêtes de la Cité Universitaire vit au sein d'une nombreuse affluence se dérouler un programme artistique d'assez bonne qualité: notons l'excellence d'un quintette de la Garde et félicitons les «Enfants d'Auvergne» qui savent le secret de bien danser nos vieilles bourrées; oublions que nous eûmes à essuyer le répertoire stupide d'un chanteur bien éculé. La solidarité estudiantine s'est une fois de plus largement manifestée puisque les étudiants de Clermont et de Strasbourg pourront faire parvenir plus de dix mille francs à leurs camarades de Saint-Hilaire du Touvet.

UNIVERSITE DE GRENOBLE

ECOLE DE MEDECINE

« Premiers secours en montagne » conférence du professeur Latreille

Dans notre région, les accidents de montagne sont très fréquents, car nombreux sont les excursionnistes, indigènes ou de passage, qui prennent d'assaut, tous les dimanches, les trams à destination du pied de Belledonne, la Chartreuse ou du Vercors.

A la demande de l'A. G. E. M., le docteur Latreille fit, lundi dernier, une conférence sur les premiers soins à donner en cas d'accident de montagne. On ne pouvait mieux s'adresser, le docteur Latreille étant lui-même fervent alpiniste. Il a fait de plus partie de nombreuses caravanes de secours.

Un groupe de « Jeunesse et Montagne » qui actuellement suivent des cours d'infirmier à l'école de médecine, était présent avec le docteur Bard, médecin de la section de Grenoble de Jeunesse et Montagne.

Le docteur Latreille donne d'abord quelques généralités sur l'importance de l'équipement, quelques principes alimentaires et indique quelques signaux de détresse.

Il entre ensuite dans le vif du sujet en traitant d'abord le mal des montagnes. Puis il donne de nombreux détails sur l'immobilisation et les soins des entorses, fractures fermées, fractures ouvertes, luxation, plaies, la manière de secourir ces blessés avec des moyens de fortune: skis ou piolet avec une écharpe ou un pull-over peuvent servir d'attelle, etc. etc...

Pour être complet, il traite encore ce qu'il appelle « Les injures atmosphériques »: gelures, conjonctivité et insolation (sur glacier), électrocution (par la foudre sur les hauts sommets), l'asphyxie (pour un alpiniste pris sous une avalanche), morsures de serpents.

Puis il termine sur les moyens de transport, fait capital et si compliqué en montagne.

Avec l'aide des volontaires de Jeunesse et Montagne, le professeur nous montre comment monter un traineau-ski pour ramener un blessé.

Qu'il nous soit permis ici de remercier le docteur Latreille pour cette intéressante conférence qui ne saurait laisser indifférents les nombreux étudiants alpinistes de l'école de médecine de Grenoble.

FACULTE DE DROIT

Séance d'inauguration de l'Institut de Science Criminologique

— Samedi 28 février à 11 heures —

M. le Doyen Guyot déclara combien il lui était agréable de présider cette séance et de saluer les génies bienfaisants qui entourent le berceau de cet Institut, tant les différents conseils universitaires que les individualités agissantes : M. le recteur Marcel Blanchard, M. le premier président Vittu, M. le procureur général Brachet, M. le docteur Corneloup qui assura le concours de l'Ecole de Médecine, M. le doyen Cuche qui accepta de revenir dans la maison où son rôle ne pouvait être oublié. Pour coordonner toutes ces bonnes volontés, il fallait une volonté, ce fut celle de M. le professeur Levasseur, à qui va toute la reconnaissance de la Faculté. M. le Doyen termina en souhaitant le plein succès qu'il mérite à l'Institut.

M. le professeur Levasseur nous exposa ensuite l'organisation et les buts de l'Institut. Il nous rappela que si les études de Droit avaient eu une mauvaise réputation — qui malheureusement atteignait trop les étudiants — il y avait peut-être une faute des professeurs qui faisaient du Droit une science morte d'exégèse, au lieu de l'adapter à la vie pratique.

La réforme des études juridiques marque déjà un pas vers l'abandon de ce caractère théorique.

Le Droit pénal prend une place de plus en plus grande dans la vie de l'individu, c'est pourquoi il faut l'étudier de façon plus pratique. C'est le but que se propose l'Institut en mettant au programme :

1° Le droit pénal spécial.

Si le droit pénal français est dominé par la règle « Nulla pena sine lege », faut-il encore connaitre ces lois. Les exposer sera la tâche de M. le conseiller Ferrieux et M. le président Goertz.

2° La procédure pénale appliquée.

M. Montane de la Rocque, substitut au Procureur général.

3° Les sciences pénitentiaires.

M. le doyen Cuche, membre du Conseil des Prisons et des Etablissements d'éducation surveillée.

4° La médecine légale.

M. le docteur Termier.

5° La médecine mentale.

MM. les docteurs Clerc et Jourdran.

6° La criminalité des enfants (domaine juridique, pénitentiaire, médical).

M. le docteur Fau.

7° La police scientifique.

M. Joubert, chef du service anthropométrique.

Des exercices pratiques ont été prévus (cliniques, médicaux, judiciaires).

M. Levasseur remercia de l'accueil le plus encourageant qui a été réservé à l'Institut, aussi bien par les organes administratif que par les étudiants qui se sont fait inscrire en assez grand nombre.

L'Institut ouvre largement ses portes à ceux qu'il peut intéresser sans condition de grades universitaires.

Parmi les personnalités présentes on a pu noter : M. le premier président Vittu, M. le procureur général Brachet, M. le doyen Cuche, M. Montane de la Rocque, MM. les docteurs Termier, Clerc, Jourdran, M. le conseiller Ferrieux, M. le batonnier Guy, M. Arlot.

MM. les professeurs Pepy, Besson, Desbois, David, Gallet, Dufour, De Laubadère.

Les étudiants de la Faculté de Droit sont heureux de pouvoir remercier par la voie de **L'Echo** M. Levasseur du travail qu'il a accompli pour eux et de tout son dévouement.

R. F.

LA STÉNOGRAPHIE n'est pas seulement indispensable à ceux qui se destinent aux carrières commerciales. Elle EST INDISPENSABLE à la plupart des carrières libérales et vous sera dès à présent très utile.

POUR PRENDRE INTÉGRALEMENT LES COURS de vos professeurs, que vous ne recueillez que d'une manière très imparfaite. Suivez les cours par correspondance de

L'Ecole Pratique de Sténographie et de Secrétariat

Vaison-la-Romaine (Vaucluse)

ET DEMANDEZ LA LEÇON D'ESSAI GRATUITE

UNIVERSITE DE TOULOUSE

VISITE DE M. JEROME CARCOPINO A TOULOUSE

C'est lundi 2 mars que M. Jérôme Carcopino, secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse, a rendu visite aux étudiants de la Cité Universitaire de Toulouse, sous la conduite du professeur Garipuy, président du Conseil d'Administration de la Cité Universitaire et du directeur M. Moret. Après avoir visité les divers pavillons et causé avec les étudiants, M. Jérôme Carcopino revint à Toulouse.

A 15 heures, M. Jérôme Carcopino se rendit au grand amphithéâtre de l'Université où il présida la séance solennelle de réception de M. Caciro da Mattha, ministre du Portugal en France, professeur et recteur de l'Université de Lisbonne, au grade de docteur « honoris causa » de l'Université de Toulouse.

De nombreuses personnalités civiles, militaires et religieuses étaient présentes. Les discours furent prononcés par MM. Magnol, doyen de la Faculté de Droit, Dottin, doyen de la Faculté des Lettres. M. Carcopino répondit au nom du Gouvernement aux remerciements de M. Caciro da Matta.

ETUDIANTS ELOIGNES DES FACULTES

Il faut du courage pour préparer, seul, loin d'une ville de Faculté, un examen rendu chaque session plus difficile par le nombre croissant des candidats. Privés de l'atmosphère des Facultés, livrés à eux-mêmes, sans conseils, sans contrôle de leur travail, ces étudiants isolés doivent, pour réussir, fournir un effort bien plus grand. Encore cet effort n'est-il pas toujours récompensé, l'examen venu.

C'est à ses étudiants isolés et aussi à ceux qui sentent le besoin d'être soutenus dans leur travail par un contrôle régulier et personnel, qu'ont pensé les organisateurs de l'Enseignement chez Soi, section d'Etudes supérieures. Cette section prépare par correspondance à différents professorats, aux certificats de licence ès-lettres et ès-sciences. Cette préparation est assurée par des professeurs agrégés ou docteurs.

Pour les notices particulières, écrire au Secrétariat de l'Enseignement chez Soi, 34, rue Estelle, Marseille.

SERVICE NATIONAL DES ETUDIANTS

I. — LA LIGUE MARITIME ET COLONIALE

Afin de développer chez les étudiants le sens de l'Empire, le Service National des Etudiants a reçu de la Ligue Maritime et Coloniale le soin d'intensifier sa propagande dans le milieu universitaire. Le général Jambon, directeur régional de la Ligue Maritime et Coloniale a bien voulu donner les précisions suivantes:

La Ligue Maritime et Coloniale est un organisme, déjà ancien, choisi par le Gouvernement pour être le porte-parle effectif de l'idée d'Empire. Il est patroné par le ministre des Colonies et le ministre de la Marine.

On veut que la France puisse retrouver un avenir maritime proportionnel à l'étendue de l'Empire qu'elle a à défendre. Un organisme comme la Ligue Maritime et Coloniale peut rendre d'immenses services. Il faut se souvenir que l'Union Allemande pour la mer a compté plusieurs millions de membres et a contribué après 14-18 au relèvement de la marine allemande.

Le Maréchal lui-même demande à ce que dans la tâche très dure qui est la sienne, il se trouve porté et soutenu par l'opinion publique. L'accroissement continu d'un organisme comme la Ligue Maritime et Coloniale est une preuve que l'opinion publique veut le maintien de l'Empire dans son intégrité.

■

II. — SERVICE CIVIQUE RURAL

L'enquête que nous avons ouverte dans ces colonnes nous a valu déjà plusieurs réponses. Nous détachons les lignes suivantes d'une lettre que nous venons de recevoir:

Parmi les critiques qui ont été adressées au Service Civique Rural, l'an dernier, il en est une qui peut servir de base à sa mise en œuvre, cette année, n'ayant pas été organisé sur le plan spécifiquement étudiant, ceux des étudiants qui y ont participé n'ont pu se retrouver pour faire en commun l'expérience du concret, après avoir vécu ensemble pendant un an dans l'abstration de l'enseignement universitaire.

Il semble donc que cette année, son organisation doive reposer sur une équipe d'une dizaine d'étudiants partant ensemble « dans la nature » pour mener pendant quelque temps la rude vie paysanne.

Mais, tout d'abord, comment recruter le personnel.

C'est une question importante, car si on a recours à la contrainte, on peut craindre le mauvais esprit, mais d'autre part si l'on fait confiance à la bonne volonté de chacun, on risque d'être déçu.

Il semble que le volontariat sollicité, appuyé et combiné avec l'obligation pour chaque faculté de fournir un contingent fixé d'avance soit une formule acceptable.

Pour ce qui est de l'agencement interne du Service Civique Rural, il reposerait sur l'équipe d'une dizaine d'étudiants dont nous parlons plus haut. Celle-ci s'installerait pour la durée de l'été dans un village, son personnel se renouvellerait au fur et à mesure. Les étudiants seraient répartis dans les fermes, mais il faudrait que les paysans comprennent qu'ils ont affaire non à un valet de ferme à qui on peut tout demander, mais à un citadin dont la résistance physique atteint rapidement ses limites, surtout au début. Ceci pourrait être marqué par l'obligation pour les différents membres de l'équipe de se réunir au moins deux ou trois fois par semaine, sinon tous les soirs, ce qui les obligeant à quitter le travail plus tôt, marquerait par là leur différence avec le personnel ordinaire de la ferme.

Cette lettre contient matière à d'utiles réflexions. Que nos lecteurs y appliquent leur esprit. Nous continuerons à publier, dans nos prochaines chroniques, des extraits des réponses reçues.

:-: NOTRE FRÈRE LE CORPS :-:

PROPOS D'ALPINISTE

IL est très difficile de parler de la montagne. Malgré de savantes discussions, la lumière n'a pas jailli. On n'a pas encore réussi à élucider le mystère de cette attirance toute spéciale qu'exercent les montagnes sur certains êtres, qu'on appelle alpinistes, et qui, au fort de l'été, trouvent leur plaisir à jouer avec le danger, au-dessus de 4.000 mètres, sur des pics aériens ou d'abruptes parois.

Il faut bien se rendre à l'évidence. Il faut admettre que l'alpinisme est une passion exigeante et irrésistible, comparable en somme à l'intoxication de l'opiomane. Nous parlons, bien entendu, des vrais alpinistes, des alpinistes « face Nord » pour employer une expression imagée et non des tristes snobs qui se font hisser au sommet du Moine ou du pic Coolidge par un guide dûment payé. Ceux-là ne méritent qu'une pitié amusée.

Ne croyez pas, cependant, que l'alpiniste soit un drogué, aux yeux fiévreux, en proie à son idée fixe, abruti et abrutissant. Au contraire. La plupart des alpinistes sont des hommes de grande valeur morale et tous, qu'ils soient dans la vie ordinaire médecins, officiers, ingénieurs, journalistes, professeurs, débordent d'entrain et de vitalité. Il est même remarquable que ces hommes, dont beaucoup ont vu souvent la mort de près, soient si pleins de franche gaieté. Témoin Mumméry, qui étale sur ses récits un voile léger d'humour, dans la plus pure tradition anglaise. Témoin Samivel, maître de la caricature et de la fantaisie alpines.

Essayons, nous aussi, de déterminer pourquoi ces individus qui n'ont rien d'extraordinaire, ces hommes moyens, sont pris chaque année de la folie des montagnes. Pourquoi Balmat, Zsygmondy, Zwingelstein, Stofer, Madier et tant d'autres ont laissé leur vie dans cette galère.

Eloignons tout de suite, si vous le voulez bien, l'accusation puérile de vanité dont le vulgaire les accable inconsidérément. Les alpinistes éprouvent une légitime fierté à avoir réussi unecourse difficile, ou vaincu une face vierge. Mais c'est une fierté toute personnelle, subjective et qui n'est pas nourrie de flatteries, ne doit rien à personne. Le bruit de leurs exploits ne dépasse pas un public extrêmement restreint d'initiés qui, le fait est notoire, ne prodiguent pas les compliments, au contraire. L'alpiniste est incompris, parfois tourné en dérision par le profane, critiqué souvent par ses camarades. Il ne peut être vaniteux.

Il y a le plaisir esthétique. Les montagnes sont belles, et les plus belles sont les plus cachées, les plus difficiles à gravir. A mesure que l'on monte, le paysage croit en intensité, en relief, en grandeur. De la Grande Muraille, la nuit qui tombe sur la brèche de la Meije est un spectacle d'une effrayante beauté. Vus du haut du Requin, les séracs du Géant prennent un aspect extraordinaire, irréel. Et l'alpiniste, poète, emplit ses yeux et son âme aux jeux magiques des formes et des lumières.

Il y a aussi l'attrait du danger, le plaisir, malsain ou non, de confier sa vie à un paquet de muscles et à une volonté. La vie n'a de prix que si on l'expose. L'alpiniste joue un jeu pur, le plus excitant de tous, qui consiste à narguer effrontément son instinct de rechercher les sensations rares, les maxima de liberté. Un chrétien dirait qu'il commet le pire des péchés contre l'esprit.

Il y a encore la joie de mouvoir son corps et de triompher des difficultés. Joie à la fois physique et spirituelle. Rien n'égale le plaisir d'escalader une dalle redressée, aux prises minuscules, de frayer son chemin vertical à coups de ruse et de souplesse, d'utiliser à plein sa force et son intuition de rochassier. Rien ne vaut non plus le plaisir de tailler une falaise de glace et de sentir derrière soi la pente qui fuit vertigineusement vers l'abime. M. Paul Guiton a proposé naguère une définition philosophique et dynamique: « L'alpiniste est un homme agissant dans un paysage, lequel lui fournit son mode d'action ». Il met ainsi l'accent sur un des aspects essentiels de l'alpiniste : son goût de l'action. L'alpiniste est loin d'être en course un contemplatif. Il n'a pas le loisir de s'arrêter au sommet des montagnes pour y rêver. A l'Aiguille Verte, il faut redescendre le couloir Whymper aux premières heures de la matinée, avant que le soleil n'ait ramolli la neige, sans quoi c'est l'accident certain. L'alpiniste est condamné à agir, et à agir vite: il doit constamment juger, peser les risques, deviner les passages, puis jouer son va-tout. Il trouve dans cet effort une grande partie de sa joie.

Mais toutes ces explications sont bancales, tous ces essais sont incomplets. Nous avons énuméré les plaisirs et les peines de l'alpiniste et nous sommes sûrs d'avoir oublié quelque chose. On dirait que la montagne est inaccessible aussi par l'esprit et qu'elle gardera toujours son mystère. Dans les plaines, l'alpiniste est rigoureusement incapable de dire pourquoi il est monté, et pourquoi il remontera. Il a tout oublié en descendant de ses montagnes; il garde la nostalgie, le vague souvenir de sensations merveilleuses et d'un autre lui-même qui serait resté là-haut, qui n'aurait pas dépassé à la descente la dernière moraine ou la dernière plaque de neige. Et c'est peut-être au fond ce que nous allons chercher là-haut, non pas je ne sais quelle transcendance de l'action, quel dépassement et quelle surhumanité, mais simplement une autre âme, toute différente, qui n'existerait qu'en fonction de l'altitude, de la neige et du danger. Là-haut, on goûte une étonnante impression de légèreté, de vivacité. Le cœur bat plus vite. Les poumons respirent à une cadence plus rapide un air subtil, silencieux, dépourvu de toute odeur. Les ultra-violets déchaînés brûlent le visage et les mains. Les muscles, le sens de l'équilibre s'étonnent dans cet enfer vertical. Les passages scabreux nécessitent une extrême tension d'esprit. Tout contribue à créer cet état congestif si particulier aux hautes altitudes. La montagne nous éloigne de nous-mêmes. Elle donne à notre être une vie étrangère, un fonctionnement irréalisable en d'autres conditions. Une vie de rêve, et on oublie trop vite ses rêves.

Les alpinistes sont intimement persuadés d'être des esclaves soumis, « de misérables insectes invinciblement attirés par la flamme », mais, suivant le beau mot de Samivel, et sans qu'ils sachent bien pourquoi ils sont tristes dans les plaines. Alors, ils décrochent leur piolet.

■ ■

Les Coupes de l'O. S. S. U.

RUGBY

(Poule finale)

S M U C bat L E C.

Score. — 9 à 8.

Score à la mi-temps. — 6 à 5 pour le S M U C.

Essais marqués par: Masdavail et Revelli.

But sur coup franc par: Vidan.

Considérations. — Handicapé par l'absence d'Heymond, Estradère, Léonetti, Dutertre et Becqué, le S M U C ne sut pas profiter du vent en première mi-temps. Il se rattrapa par la suite et domina contre le vent. Nette supériorité en mêlée, le L E C, équipe active, au jeu brouillon domine en touche et au point de vue plaquage. Le vent contraria certaines phases de jeu.

MémoNum © montpellier3m

LA PAGE DES SCIENCES

Directeur : Suzanne FABRE, Laboratoire de Géologie, Faculté des Sciences, Marseille

LA SEXUALITE CHEZ LES VEGETAUX

Homothallisme et Hétérothallisme

par G. Nicolas,
Professeur à la Faculté des Sciences, Directeur de l'Institut Agricole de l'Untversité de Toulouse

Si la sexualité, l'existence d'individus ou d'organes mâles et femelles est évidente chez les végétaux supérieurs, depuis les Bryophytes (Mousses et Hépatiques) jusqu'aux Phanérogames en passant par les Ptéridophytes (Cryptogames vasculaires), il n'en est pas de même de tous les végétaux inférieurs (Schizophytes, Myxophytes et Tallophytes). Certains de ceux-ci, tant algues que champignons, présentent, cependant, une sexualité, moins apparente, il est vrai, caractérisée par la présence d'organes mâles (anthéridies) et femelles (oogones et oosphères) Pour les autres, chez lesquels il n'est pas possible d'observer le moindre caractère sexuel morphologique, mais qui présentent, cependant, au cours de leur évolution, l'alternance des phases classiques, haplophase, diplophase, et même dicaryophase, phases résultant, la première, de la réduction chromatique, les deux autres, d'une sorte de fécondation, il ne saurait être question de sexualité au sens strict du mot, et c'est à leur sujet qu'ont été établies les notions d'**homothallisme** et d'**hétérothallisme.**

Une espèce **homothallique** comprend des individus tous susceptibles de produire des œufs ou des organes les remplaçant, l'**homotallisme** serait l'équivalent de l'hermaphroditisme ou de la monœcie; tandis que l'**hétérothallisme** correspondrait à la dicœcie, une espèce **hétérothallique** comprendrait des individus considérés les uns comme mâles, les autres comme femelles.

Le cas le mieux étudié a été celui des **Mucorales.** Certaines, telles **Sporodinia grandis,** en cultures pures, produisent toujours des œufs ou zygospores; d'autres, dans les mêmes conditions (**Rhizopus nigricans**), ne donnent que des sporocystes, très rarement des œufs. Le terme de sporocyste doit être substitué à celui de sporange : un sporocyste n'a pas de membrane cellulaire, mais simplement une couche rappelant un peu la cuticule, tandis que la paroi d'un sporange est formée de cellules.

Ces faits avaient frappé depuis longtemps les botanistes, qui ont cherché à les expliquer en faisant intervenir les conditions extérieures : appauvrissement du milieu en oxygène, en eau et en substances, pour **Van Tieghem**; saturation de l'atmosphère diminuant la transpiration et richesse en hydrates de carbone, pour **Klebs**; concentration du milieu réglant la pression osmotique du mycélium pour **Falck.** Si les conditions du milieu ont une certaine importance pour la formation des œufs, la favorisent, elles ne suffisent pas à elles seules pour la permettre; l'organisation interne des champignons intervient, comme l'ont montré les recherches classiques de **Blakeslee.**

Blakeslee a établi que certaines espèces, **Sporodinia grandis,** en cultures monospores, c'est-à-dire à partir d'une seule spore, produisent toujours des œufs ou zygospores, tandis que d'autres, **Mucor Mucedo, Phycomyces nitens, Rhizopus nigricans,** cultivées dans les mêmes conditions, ne donnent que des sporocystes, sans œufs; si, au contraire, on ensemence un certain nombre de spores, des œufs peuvent apparaitre.

Dans les deux cas, l'œuf germe en un sporocyste, dit de germination, dont les spores, uninuclées, sont bisexuées (homothallisme) ou unisexuées (hétérothallisme); c'est dans le sporocyste de germination que s'effectuerait la séparation des sexes; dans les espèces hétérothalliques, il y aurait une sorte d'hétérosporie physiologique. **Burgeff** pense que cette séparation des sexes est liée à la réduction chromatique, qui s'effectuerait dans les premières mitoses de la germination de l'œuf : la petitesse des noyaux n'a pas permis d'étudier cette réduction.

Il y aurait donc des espèces produisant des spores bisexuées, hermaphrodites si l'on peut dire, capables chacune de donner un mycélium, qui produira des gamètes physiologiquement sexués. De pareilles espèces sont dites homothalliques; on comprend dès lors qu'une seule spore, bisexuée, puisse être l'origine d'un mycélium porteur d'œufs. Quant à **Mucor Mucedo, Rhizopus nigricans, Phycomyces nitens,** ils ont deux sortes de spores et, par suite, deux mycélium, qui, morphologiquement identiques, sont différents au point de vue sexuel; il faut la réunion de deux de ces spores ou de deux de ces mycélium pour obtenir des œufs. De pareilles espèces sont hétérothalliques. Conventionnellement, on a attribué les signes + ou — aux spores et au mycélium; les spores des espèces homothalliques sont bisexuées, + et —, celles des espèces hétérothalliques, unisexuées, + ou —. En ensemençant dans une boite de Petri, d'une part dans une moitié de la boite des spores + et, dans l'autre, des spores —, il se forme deux mycélium + et —, porteurs de sporocystes + et —, mais, lorsque ces mycelium arrivent au contact l'un de l'autre, apparition d'une ligne noire d'œufs ou zygospores.

Si les individus hétérothalliques ne présentent pas de différences morphologiques, ils seraient cependant différents physiologiquement : l'un des sexes assimilerait les hydrates de carbone mieux que l'autre, ce serait le cas de **Mucor hiemalis** +.

■ ■

On a étendu aux **Myxomycètes** les notions d'homothallisme et d'hétérothallisme. L'évolution générale d'un Myxomycète est la suivante en partant du plasmode : celui-ci, dépourvu de membrane, de forme variable, amiboïde, à nombreux noyaux diploïdes (2 n), peut produire un sporocyste et des spores à noyau haploïde (n), qui naissent après deux divisions, la première hétérotypique, la deuxième homéotypique. Ces spores, mises en liberté, germent en organes mobiles à la fois par un cil et des mouvements amiboïdes, en **myxomonades,** type particulier de zoospores, qui après perte de leurs cils, deviennent des **myxamibes** haploïdes comme les myxomonades. Ce sont ces myxamibes qui, par leur fusion 2 à 2, reproduisent un plasmode diploïde. Mais les plasmodes ne fructifient pas toujours.

Pinoys (1908) a eu le mérite d'établir qu'il y avait déjà une sorte de sexualité chez les myxomycètes par l'existence de myxamibes différentes, les unes +, les autres —; seule la fusion de deux myxamibes de signes contraires donne un plasmode qui produira un sporocyste avec des spores. Ceci établi, on a appliqué aux myxomycètes les notions d'homothallisme et d'hétérothallisme. Ainsi, **Skupienski** (1926) a montré que **Didymium difforme** était hétérothallique, le même sporocyste produirait des spores + et des spores —.

Les recherches de **Vandendries** ont établi que les Basidiomycètes étaient surtout hétérothalliques, quelques-uns peut-être homothalliques. Depuis les observations de **Mlle Bensaude** (1918), on connait l'évolution des Basidiomycètes Examinons **Coprinus fimetarius :** la basidiospore germe en un **mycélium primaire,** formé bientôt d'articles à nombreux noyaux haploïdes par fusion de filaments voisins, **sans anses ou boucles d'anastomose,** si caractéristiques des Basidiomycètes et qui accompagnent les divisions cellulaires. Ce mycelium porte des sortes de bourgeons, les **oïdies,** capables de reproduire un nouveau mycélium. A ce mycélium primaire haploïde fait suite un **mycélium secondaire,** très différent d'aspect, présentant des boucles d'anastomose au niveau de chaque cloison et formé de cellules binuclées, de dicaryocytes à dicaryons; c'est le dicaryophase. Ce mycélium produira les basides d'abord binuclées aussi, mais où s'effectue rapidement la caryofamie ou fusion des deux noyaux du dicaryon en un syncaryon (diplophase); la baside donnera, après réduction chromatique, des basidiospores à noyau réduit (haplophase), origine du mycélium primaire. On n'a pas su pendant longtemps comment se faisait le passage du mycélium primaire au mycélium secondaire. **Mlle Bensaude** (1918) a observé que le mycélium primaire restait toujours stérile sans donner de chapeaux sporifères.

Etudiant les cellules à un noyau, elle réussit à distinguer deux sortes de mycélium pripaire A et B, donnant surtout des **oïdies**; ces deux mycélium en se rejoignant produisent du mycélium secondaire à dicaryons; c'est une fécondation sans différenciation sexuelle, une isogamie typique; **Coprinus finetarius** serait hétérothallique.

Vandendries a étendu les observations de **Mlle Bensaude** à d'autres Basidiomycètes : **Collybia, Hypholoma, Panaeolus.** En partant de cultures monospores, il a obtenu des mycélium + ou —, qui, séparément (+ ou —), restent stériles, sans boucles d'anastomose; cultivés ensemble (+ et —), ils produisent des mycélium avec boucles, dicaryons, et des fructifications; d'autre part, il a montré que les oïdies, elles aussi, étaient sexuées comme le mycélium qui les porte. Beaucoup de basidiomycètes sont hétérothalliques et portent des basidiospores unisexuées + ou —, origine du mycélium primaire; la ségrégation des sexes s'opère dans les basides. Quelques espèces seraient homothalliques, neuf d'après **Kniep**; leurs basidiospores sont bisexuées + et — et produisent un mycélium primaire bisexué, dont la fusion des articles donnera le mycélium fructifère; ce serait le cas du champignon de couche (**Psalliota campestris**). Vandendries pense que les basidiomycètes homothalliques sont rares.

Le cas des Urédinales est particulièrement intéressant. Rappelons l'évolution d'une rouille complète bien connue, **Puccinia graminis.**

Une basidiospore germant sur une feuille d'épine-vinette y produit à la face supérieure, un mycélium uninucléé haploïde avec des spermogonies ou écidioles, également haploïdes, puis, à la face inférieure, un mycélium dicaryotique (2 n sur 2 noyaux) avec écidies et ecidiospores également à dicaryons. Ces écidies ne peuvent germer que sur les feuilles de blé en mycélium à dicaryons, qui produit d'abord des urédospores à dicaryons, puis finalement des téleutospores d'abord à dicaryons, mais où s'effectue rapidement la carogamie et qui ne comprennent finalement qu'un seul noyau diploïde (2 n.). Ces téleutospores germent ensuite après deux divisions, la première hétérotypique, la deuxième homéotypique, de leur noyau en une baside à quatre notaux réduits (n.), origine de quatre basidiospores.

On s'est demandé pendant longtemps comment se faisait le passage du mycélium à spermogonies, dont les cellules ne contiennent qu'un seul noyau réduit (n.), au mycélium à dicaryons, origine des écidies. **Blackmann** a bien observé la fusion de deux cellules, de deux filaments mycéliens voisins, mais sans attacher à ce phénomène la moindre signification sexuelle. **Craigie** a montré récemment que **P. Graminis** était **hétérothallique**; la ségrégation des sexes s'effectuerait dans la baside et aurait pour résultat la formation de deux basidiospores + et deux —, origine de mycélium + ou —. Si une seule basidiospore germe sur une feuille d'épine-vinette, elle donnera un mycélium à spermogonies, sans écidies, qui n'apparaissent que si deux basidiospores de signe contraire germent sur la même feuille. Les spermaties seraient unisexuées, comme le mycélium qui les a produites, et capables de reproduire du mycélium à spermogonies.

Tout récemment, **Buller A.** et **Brown** ont établi que **Puccinia suaveolens,** parasite du chardon des champs (**Cirsium arvense**), était hétérothallique.

Les Ascomycètes ne font pas exception à la règle, qui semble se généraliser chez les Cryptogames sans chlorophylle. Ainsi, **Taphrina epiphylla** serait hétérothallique; les ascospores unisexuées, + ou —, donneraient naissance à des conidies-levures également + ou —, qui, par leur conjugaison 2 à 2, à la façon de gamètes, produiraient un zygote à dicaryons, origine du mycélium également à dicaryons, porteur d'asques, siège de la caryogamie, puis de la réduction chromatique aboutissant à huit noyaux et à huit ascospores 4 + et 4 —; la ségrégation des sexes se fait dans l'asque comme dans la baside.

Taphrina deformans, qui occasionne la Cloque du pêcher, serait homothallique, la conjugaison s'effectuant entre deux cellules du mycélium.

Les levures semblent en majorité homothalliques. Dans les cultures monospores on obtient des conjugaisons et des asques; les espèces (**Saccharomyces Ludwigii**), où les ascospores se conjuguent elles-mêmes, sont peut-être hétérothalliques.

La Mission des Muséum d'Histoire Naturelle et le RÉGIONALISME

PAR G. PETIT
Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de la Ville de Marseille

Histoire Naturelle : voici deux mots qui ont bien vieilli et qui ont acquis, peu à peu, ce qui est plus grave, un sens élémentaire et presque péjoratif: on leur substitue l'appellation plus moderne de « Sciences Naturelles » et le naturaliste amateur, si précieux pour le professionnel, tend à disparaître.

Cependant, l'effort pour découvrir la nature par l'observation, pour la comprendre et la faire comprendre, répond à la mission même de l'histoire naturelle. On la retrouve tout entière dans ces institutions complexes que sont les Musées, qui concrétisent le labeur accompli en vue de la connaissance du monde vivant et d'un monde disparu, dans ces Musées qui constituent la part essentielle d'un outillage indispensable au naturaliste et dont le biologiste lui-même ne saurait faire fi.

Ainsi, les Muséum veillent à la conservation des « productions de la nature ». Dans bien des cas, leur rôle dépasse ce but premier, car diverses institutions de cette sorte, se consacrent aussi à l'étude des matériaux conservés; certaines, s'affirmant comme des établissements de recherches ont sous leur dépendance des laboratoires spécialisés qui, en France, pour le Muséum national d'Histoire Naturelle, sont en même temps des chaires magistrales. Il en est, enfin, qui peuvent organiser la prospection des choses de la natrue, en favorisant, comme le Muséum de Paris, les explorations scientifiques.

Une mission de cette ampleur n'est la plupart du temps, pour les Muséum, que le résultat d'une évolution. C'est encore le cas, précisément, de notre Muséum National, sur le modèle duquel ont été créés les Muséum de Berlin de Londres, de Washington, par exemple. Le cadre que lui assignait le décret de la Convention a été largement dépassé. Le Muséum naissait de la transformation du Jardin des Plantes et était voué « à l'enseignement de l'agriculture, du commerce, des arts... ». Le point de vue économique et pratique venait donc directement s'adjoindre au point de vue scientifique.

Quoi qu'il en soit, sans prétendre, bien entendu, à une organisation qui, même en beaucoup plus modeste, rappellerait celle du Muséum National, il est nécessaire que les Muséum des grandes villes de province, surtout des villes universitaires, s'efforcent de devenir des centres d'études méthodiques des collections. Sans cela, les matériaux s'accumulent sans profit et des objets d'un grand intérêt scientifique risquent à jamais d'y être ensevelis.

Si les Muséum ont ou peuvent avoir pour mission la conservation et l'étude à quoi s'ajoute, plus rarement, l'exploration, une autre tâche est commune à toutes les institutions de ce genre: l'exposition. En effet, par la présentation des collections, ils se doivent d'atteindre le grand public, de le renseigner, de l'instruire. De même, leur rôle dans l'enseignement de l'histoire naturelle, à tous les degrés, devrait être plus accusé qu'il ne l'est en général.

Cette question des collections publiques est des plus importantes. Elle n'est pas de celles où l'on peut réussir à l'improviste. Trois préoccupations la dominent: la sélection des objets, leur présentation, leur explication.

Rien n'est plus vain que d'exposer un grand nombre de matériaux, un grand nombre d'espèces ou de séries d'individus de ces mêmes espèces. En muséologie, selon une excellente formule, « tout l'inutile devient nuisible ».

La sélection opérée, il faut donner tous ses soins à la présentation. On aurait tort d'oublier qu'il y a une esthétique de la collection publique et que, par conséquent, le goût, je dirai même l'art, y jouent leur rôle. L'explication, de même, ne s'improvise pas et pour l'exhibition des collections, le savant ne doit pas oublier qu'il est, à ce point de vue, et dans une certaine mesure, un pédagogue.

Ainsi, par la volonté de réaliser, ne serait-ce que l'essentiel de ces notions élémentaires, on transforme l'atmosphère si souvent rébarbative et morose d'un Muséum, on peut donner au public le goût des choses de la nature, déterminer, chez l'enfant, une vocation; à fréquenter un Muséum bien ordonné, le meilleur des étudiants en Sciences naturelles peut se sentir devenir « naturaliste », car on peut être l'un sans l'autre.

Il va sans dire qu'à côté des collections publiques, le Muséum doit offrir aux spécialistes, aux professionnels des sciences de la nature, ses collections d'études, ses archives, ses documents, sa bibliothèque spécialisée.

Je ne sais si ce qui précède permet de soupçonner les tendances qui peuvent orienter le développement d'un Muséum. On discute, précisément, non pas sur leur objet même, mais sur le caractère qu'ils doivent acquérir, les limites qu'ils doivent s'assigner. Car on reconnait parmi eux plusieurs types, plusieurs catégories plus théoriques ou artificielles, du reste, que réelles et dont l'apellation elle-même est critiquable.

On distingue, par exemple, les Muséum universels, régionaux, locaux et mixtes.

Le **Muséum universel** est, en principe, celui qui tend à réunir la **totalité** des êtres connus; un tel programme a été considéré, avec raison, comme ne pouvant dater que d'une époque où la nature commençait seulement à révéler son exubérance et sa richesse et comme étant, du fait de l'évolution de nos connaissances, une utopie.

Mais le même qualificatif peut s'appliquer, semble-t-il, au Muséum qui cherche à réunir le **plus grand nombre possible** d'êtres connus. Notre Muséum National est dans ce cas et les musées du type « général » ont accumulé des richesses considérables; leur contribution à l'avancement des Sciences naturelles inspire l'admiration.

A côté de ces institutions, il y a celles qui sont destinées à faire connaitre les productions naturelles de leur propre pays, ce qui n'exclut pas la recherche de matériaux venus d'ailleurs, mais seulement pour compléter la démonstration ou l'étude, par la comparaison.

Pour ce type de musée, on a proposé le titre de Musée régional d'histoire naturelle. Le Musée Royal d'histoire naturelle de Belgique en est un exemple excellent. L'admirable Musée du Congo belge, à Tervueren, à son tour est, du point de vue colonial, un modèle.

Mais ce terme de « régional » apparait sans conteste trop étroit, puisqu'il s'agit ici de productions naturelles nationales de l'Histoire Naturelle d'un Etat.

Le Musée dit « local » est le Musée de la contrée; il est à la contrée, ce que le Musée dit « régional » est à la Nation. Les **Musées mixtes,** enfin, très répandus en France parmi les quelques deux cents collections publiques disséminées sur notre territoire, sont ceux qui possèdent à la fois des collections archéologiques, artistiques, collections des œuvres humaines et des collections scientifiques. Ils sont placés sous la direction d'un conservateur qui, le plus souvent, n'est pas naturaliste. Du reste, les meilleures salles de ces Musées sont réservées aux Beaux-Arts. Trop souvent, la collection scientifique n'est qu'un bric-à-brac poussiéreux, où s'entassent des objets hétéroclites. Quant un classement s'esquisse, il est en général défectueux et une systématique arriérée demeure le seul effet de présentation. Devant ces collections, le public passe, indifférent et il les quitte sans avoir rien appris.

■ ■

Les grandes villes de nos provinces possèdent un Muséum d'histoire naturelle, institution municipale. La plupart datent du XIXe siècle. Daubenton souhaitait que dans chaque cité importante, « dans chaque centre de provinces », soit constitué un Muséum assimilable au Muséum National. C'était là un vœu irréalisable; il n'en est pas moins vrai qu'en ce qui concerne le caractère général de leurs collections, ces Muséum ont bien été créés sur le modèle du Muséum de Paris; d'autres Muséum, pour être municipaux, sont du type « mixte »; enfin, il est d'importantes institutions de même nature, qui sont entretenues par des sociétés locales d'histoire naturelle.

Certes, ces Muséum doivent garder le caractère que leur génèse, les conditions de leur développement, l'esprit d'entreprise des conservateurs, leur ont fait acquérir. Mais je pense que, si la plupart possèdent des séries régionales, tous doivent, plus que jamais, s'attacher à développer, à présenter cette catégorie de collections. Elle doit être, dans tous les cas, absolument séparée de toute autre: pour elle, il ne saurait y avoir mélange ou empiètement. Cela s'impose, en particulier, pour certains musées français, du type mixte, qui ont rarement les moyens financiers nécessaires à l'entretien d'une collection faisant figure de collection générale. Pour eux, le souc de la collection régionale sélectionnée doit nettement prévaloir sur l'entassement de spécimens venant de tous les pays du monde et que le hasard y a fait échouer.

On dira, avec quelque raison, que la collection régionale ou le Musée régional, prennent toute leur valeur quand ils sont consacrés à l'ethnographie et au folklore, que les types de maisons, de costumes, les outils propres aux industries locales, le rappel d'humbles œuvres humaines qui témoignent de gestes ou de traditions disparus, ont une valeur documentaire et évocatrice plus grande qu'une collection d'histoire naturelle.

On pourrait faire remarquer, du reste, que tout s'enchaine, que la maison, par exemple, n'est pas seulement le reflet du régime des pluies et des vents, mais l'expression du sol, qui fournit les matériaux et que de la nature des cultures retentit aussi sur le type de la maison rurale.

Mais il suffira d'indiquer que la collection régionale du Muséum doit synthétiser la constitution et le paysage géologique de la province, révéler sa faune, renseigner sur les productions naturelles du pays, pour affirmer que les Muséum ont leur place à prendre dans le mouvement régionaliste.

Et si d'autres institutions du même genre peuvent envisager l'exploration des contrées lointaines, les Muséum de province doivent favoriser l'exploration régionale de la nature.

Les collections régionales des Muséum, en donnant une nette image du cadre de la province, de la vie animale et végétale, de ses ressources naturelles, contribuent sans conteste, en la faisant mieux connaitre, à s'y attacher davantage. Une indifférence progressive aux choses de la nature, l'oubli des noms locaux et des mœurs des animaux, du nom des plantes, a précédé et rendu plus facile le déracinement qui a vidé certaines de nos campagnes pour les mirages de la grande ville ou de la capitale.

C'est en songeant à une des missions, selon nous essentielle, des Muséum d'histoire naturelle de province, en songeant plus particulièrement à montrer la richesse et la variété de la nature provençale qui a fait naitre des vocations célèbres, que le Muséum d'histoire naturelle de Marseille a entrepris la lourde tâche de réorganiser, selon des principes nouveaux, la salle dédiée à la Provence.

G. PETIT,
Directeur du Muséum d'Histoire naturelle de la ville de Marseille.

BIBLIOGRAPHIE

COLLIN (Rémy). — Message social du savant. — Paris, A. Michel, 1941, in 8°.

GUYENOT (Emile). — Les Sciences et la vie aux XVIIe et XVIIIe siècles. L'idée d'évolution. — Paris, A. Michel, 1941; 8°, 463 p.

CAULLERY (Maurice). — Organisme et sexualité. — Paris, G. Douin, 1942, 8°, 342 p. (Encyclopédie scientifique publiée sous la direction du docteur Toulouse. Bibliothèque de Biologie générale).

DAGUIN (Fernand). — Les rides et les accidents anticlinaux du centre de l'Aquitaine occidentale. — Paris, Ch. Béranger, 1942, 8°, 64 p. (Bul. Ser. Carte géologique de la France).

MAYOR (Y.). — La grande industrie chimique organique. — Paris, Gauthier-Villars, 1941, 8°, 250 p. (Collection des monographies de chimie pure et appliquée). Mise au point des progrès récents de la chimie organique industrielle depuis 1935. Bibliographie importante.

SABETAY (Hermine et Sébastien). — Les travaux récents d'analyse et de synthèse organique et la chimie des parfums de 1935 à 1938. — Paris, Gauthier-Villars, 1941, 810 P. (Collection des monographies de chimie pure et appliquée). Mise au point des progrès et des acquisitions récentes en chimie des parfums.

PERRIN (Jean) vient d'ouvrir une nouvelle section dans la collection des **Actualités scientifiques et industrielles** chez Hermann sous le titre général : **A la surface des choses, exposés de Physique générale.** Les fascicules suivants viennent de paraître :

I. — Espace et Temps (n° 864), par J. Perrin.

II. — Lumière (n° 876), par J. Perrin

III. — Relativité (n° 877), par J. Perrin.

IV. — Force et Travail (n° 878), par J. Perrin.

V. — Masse et Gravitation (n° 879), par J. Perrin.

VI. — L'Energie (n° 892), par J. Perrin.

VII. — Evolution (n° 893), par J. Perrin.

VIII. — Electricité (n° 905), par J. Perrin.

S. F.

UNE NOUVELLE THÉORIE DE LA LUMIÈRE

de Monsieur Louis de Broglie

ANALYSE D'UN OUVRAGE RECENT (1)

par J. Brenet,
Docteur ès-Sciences, Professeur au Lycée de Limoges

Monsieur Louis de Broglie, déjà auteur de nombreux ouvrages sur les théories modernes de la matière, et créateur de la mécanique ondulatoire, s'est attaqué depuis quelques années déjà à l'un des problèmes les plus délicats de la physique: le problème de la nature de la lumière.

Ce problème en effet revient, pourrait-on dire périodiquement au premier plan des préoccupations des physiciens. Précisément il y a quelques années, Monsieur Louis de Broglie s'est trouvé frappé de ce double aspect de la lumière, l'aspect ondulatoire consacré par les théories de Fresnel, au dix-neuvième siècle et l'aspect corpusculaire tel que la physique moderne le mettait en évidence, avec la conception de Planck des grains de lumières ou photores.

Sans vouloir revenir ici sur cette dualité; que nous étudierons prochainement, nous voulons essayer de dégager aujourd'hui le fondement de la nouvelle théorie que M. Louis de Broglie s'est proposé établir.

Cette introduction s'occupe de notions que l'on peut admettre comme classiques aujourd'hui et doit être considérée cependant comme nécessaire car la théorie de Maxwell, bien qu'à son origine, corrélative de la théorie ondulatoire de Fresnel, garde sous sa forme relativiste toute sa valeur dans une théorie moderne qui tient compte de nos connaissances actuelles.

Ces développements sont l'objet d'une analyse approfondie pour relever les insuffisances de ces théories corpusculaires. Or justement ce sont ces insuffisances, avec la nécessité d'une telle conception corpusculaire, qui ont amené l'auteur dès 1924 à envisager les deux points de vue, ondulatoire et corpusculaire, dans une seule théorie qui en eut été la synthèse.

Nous trouvons alors dans l'ouvrage étudié ici, le rappel, sous leur forme actuelle des conceptions de l'onde associée à un corpuscule et l'équation de propagation de l'onde sous sa forme non relativiste, équation qui n'est autre que l'équation aux dérivées partielles du second ordre bien connue en mécanique.

Cependant pour un esprit non averti, ce chapitre peut surprendre à première lecture, car nous voyons apparaître ces notions fondamentales d'onde associée à caractère complexe et les notions d'opérateurs et matrices attachés à une grande mécanique. De plus nous voyons également se développer ce caractère probabiliste de l'onde associée, ceci en accord parfait avec la notion d'indéterminisme due à Heisenberg en particulier.

Mais comme M. Louis de Broglie le fait remarquer dans son ouvrage, cette première forme de la mécanique ondulatoire s'est révélée insuffisante pour poursuivre un développement plus complet d'une théorie de la lumière.

Malgré tout ce sera ce point de vue initial qui, sous une forme modifiée pourra permettre une étude plus poussée de ce problème.

Précisément, ce premier développement, par le caractère que l'on y trouve pour l'équation de propagation de l'onde associée, a conduit Dirac à envisager la théorie relativiste de l'élection. Dans cette théorie nous voyons apparaître un caractère nouveau pour la fonction d'onde associée. Cette fonction perd en effet son caractère scalarié pur. De plus il apparait naturellement au cours du développement de la théorie des grandeurs à caractère vectoriel et tensoriel. Précisément ces grandeurs en raison même de leur caractère vectoriel ne sont pas sans suggérer une certaine parenté avec les grandeurs vectorielles qui apparaissent dans la théorie électro-magnétique de la lumière Tout particulièrement quelques unes de ces grandeurs attachées à l'élection ont « une analogie certaine avec les champs électromagnétiques de la théorie de Maxwell ».

■ ■

Nous trouvons donc un exposé assez développé, moins sans doute que dans l'ouvrage de M. Louis de Broglie sur « l'Electron Magnétique », de cette théorie de Dirac qui devait être illustrée magnifiquement par la découverte de l'électron, positif auquel s'attache les noms des plus grands physiciens modernes, parmi lesquels nous trouvons deux noms français Joliot et Thibaud.

Cependant le cadre de la théorie de Dirac s'est révélé lui-même encore insuffisant et M. Louis de Broglie expose en détail les raisons de l'échec de la tentative qu'il fit pour réaliser l'adaptation de la théorie de Dirac à la lumière. Ces raisons sont multiples mais justifient pleinement l'abandon de cette théorie. Mais dans toute recherche, même infructueuse en apparence, le savant trouve cependant des enseignements, et effectivement il a été possible de tirer de cette tentative certains de ces enseignements nécessaires à la poursuite de la solution cherchée savoir:

Une nouvelle théorie de la lumière doit traduire l'intéraction entre les photons et la matière d'une part, le champ électro-magnétique doit être bien déterminé d'autre part.

Développant ces résultats l'auteur montre alors la nécessité d'admettre que le photon est constitué par deux corpuscules dits complémentaires au sens de Dirac. Ces photons par une véritable fusion engendrent alors le photon avec les propriétés qu'on lui connait, en particulier sa propriété relative à son moment magnétique de rotation, et de plus, autre résultat fondamental « les grandeurs électro-magnétiques s'exprimeront par des combinaisons lineaires des composantes de la fonction d'onde du photone ».

Ici surgissent de nouvelles difficultés, tant du point de vue théorique que du point de vue physique. En effet une telle théorie doit tenir compte des propriétés de la lumière qui ne nous sont révélés que par l'expérience, telles que polarisation, effet photoélectrique, rayonnement du corps noir en particulier. Cet ensemble de considérations conduit alors M. Louis de Broglie au développement d'une série de relations, représentant les grandeurs attachées au photon. Notons en particulier une discussion intéressante relative à la valeur de la masse du photon, nulle ou différente de zéro. Cette question présente en effet un grand intérêt, et dans les équations établies aucune masse différente de zéro, doit-on dans le cas de la nullité de la masse du photon opérer un passage à la limite, ce qui n'est pas sans soulever un certain nombre de difficultés, l'auteur ne concluant d'ailleurs pas

Enfin le problème du photon considéré non pas isolément mais dans un ensemble de photon est abordé, après un rappel de la « Mécanique ondulatoire des systèmes de corpuscules » appliquées spécialement à un ensemble de photons.

Nous trouvons alors l'étude de la « seconde quantification », c'est-à-dire l'étude des propriétés d'un système de particules par l'introduction d'une grandeur fonctionnelle ayant non plus un caractère scalarié mais un caractère « opérateur ».

Ici se place alors le développement de l'étude des champs électromagnétiques conformément aux idées nouvelles, et l'adaptation de la conception de champ electro-magnétique à la conception corpusculaire qui s'est révélée nécessaire pour réaliser la synthèse entre les deux conceptions ondulatoire et corpusculaire de la lumière.

Cette nouvelle théorie reçoit une application par l'étude des fluctuations d'énergie dans le rayonnement du corps noir, et précisément la seconde quantification reçoit ici sa justification puisque grâce à elle, nous trouvons dans la formule des fluctuations le terme « corpusculaire », terme qui n'apparait pas si l'on n'emploie pas la seconde quantification.

(1) Une nouvelle conception de la lumière, par L. de Broglie (Hermann et Cie, 1940).

MémoNum © montpellier3m

« On pourrait sans doute obtenir des concessions plus significatives en faveur des chrétiens. Mais seraient-elles durables, et le successeur de notre allié n'entrerait-il pas nécessairement dans une voie de réaction? » (Autre réminiscence d'histoire cochinchinoise : les successeurs de Gia-Long... M. de Lagrené, décidément, ne semble raisonner que par analogie!)

Mais voilà que soudain, le signataire entonne un air opposé.

« Je ne me dissimule pas, cependant », écrit-il, « que si la France était disposée à étendre le cercle de son action dans ces mers, une forte position prise au Tonkin pourrait offrir de grands avantages...

« ... Le Tonkin produit du sucre, du café, du riz, du tabac, de la canelle, de la rubarbe, des bois précieux, qui peut-être offriraient quelque aliment à nos échanges.

» **Si nous voulions nous établir de ce côté,** et que nous rencontrions de la part de la Cochinchine une résistance insurmontable, ce serait au gouvernement du roi de juger si, pour obtenir la possession légale du lieu que nous aurions choisi, et nous ménager d'abord des relations étendues et faciles, il faudrait commencer par **aider au soulèvement du Tonkin et prendre une part active aux troubles** qui ne manqueraient pas de suivre cette séparation violente.

» Il semblerait du reste que la Cochinchine aurait très peu de moyens d'empêcher le succès des efforts des Tonkinois, guidés, assistés ou conseillés par une puissance européenne. Car elle est déjà très sérieusement, dit-on, menacée du côté du Cambodge. Si on n'y est pas mieux disposé à son égard, elle se trouverait prise à la fois par les deux extrémités et par le centre... »

■ ■

PEUT-ETRE, si le gouvernement du Roi des Français avait élaboré à ce moment quelque action au Tong-King, la conquête eut-elle connu moins de déboires que ne devait plus tard lui en valoir la guerre avec la Chine. A cette date, celle-ci eut été, sans nul doute, bien incapable de s'opposer à notre intervention...

Quant à la révolte du Tong-King, on sait combien, en fin de compte, elle nous donna de fil à retordre, et que la plus embarrassée n'en fut pas la Cochinchine!

Ce qui semble permettre de penser, une fois de plus, que l'Indochine française eût pu être plus tôt faite, et à moins de frais, si le Tong-King en avait été la base, et non le faite.

Mais, aux suggestions de Lagrené, Guizot fit la sourde oreille.

Guizot, dont la maxime était (qu'on me pardonne!) que la crainte de Downing Street est le commencement de la sagesse, Guizot ne brillait pas alors par l'esprit d'aventure...

Il écrivit, parait-il, à ce sujet, au ministre de la Marine :

« Nous avons des questions assez graves et assez compliquées à débattre en Europe, une surveillance assez active à exercer en Orient, une tâche assez rude à remplir en Algérie, sans aller créer de nos propres mains au centre des mers de l'Inde et de la Chine, une nouvelle source de préoccupations, d'embarras et de charges pour la France... »

Mais, comme on ne peut tout de même oublier que ce même Guizot avait commandé à ses envoyés en Asie Orientale, de chercher un endroit favorable à l'installation d'un établissement français (comme nous le verrons dans mon prochain article), alors, il est bien permis de penser que la prudence de ce ministre est quelque peu élastique, et sa raison d'état, des plus... diplomatiques!

En fait, il y avait l'Angleterre — comme il y eut l'Angleterre à Tahiti lors de l'affaire Pritchard. Il y avait la crainte de Guizot que ne se fâchât l'Angleterre, qu'elle ne rompit cette Entente Cordiale si laborieusement nouée, à laquelle s'accrochait la Monarchie de Juillet comme à la dernière — la seule, hélas! — bouée, car l'Europe a été cruelle et injuste pour Louis-Philippe.

Bref, l'affaire du Tong-King en resta là. Le message du Lê ne fut pas entendu, mais il demeurait un symbole.

Le symbole d'une Indochine vouée tôt ou tard à la France.

Le symbole d'un mystérieux déterminisme de l'histoire qui poussait notre pays vers ce pays étrange.

Le symbole d'un appel séculaire de la terre et du peuple annamite à la Protectrice de l'Occident...

Appel dont le vestige réincarné survit là-bas transmuté en amour de la patrie française. Appel dont l'écho véhément émeut nos cœurs, où le rêve impérial monte comme une écume... Appel des horizons ensoleillés des rizières vertes, des rivages...

Indochine que nous aimons tellement! Message joyeux de bienvenue de l'Asie à la France!...

(Fin dans notre « Page de l'Empire » la semaine prochaine.)

Louis-Jacques ROLLET.

Recréer une Communauté Etudiante...

(Suite de la première page)

Profondément humaine, c'est la culture qui conditionne cet « engagement dans la vie » avec toutes les conséquences que cela comporte, formation intellectuelle, physique, sociale, nationale, et les responsabilités qu'elle implique.

■ ■

4° *Encadrer les étudiants.* — Nous arrivons à un problème plus pratique, technique. Comment réaliser ce problème? Il est évident qu'il devra se faire en autant d'étapes que cela est nécessaire.

Mais, pour appuyer les réalisations et leur progression, nous en sommes amenés au problème des chefs. *Pas de commandement sans chef.* D'où viendront-ils? Qui les formera?

Nous laissons au corps professoral le soin de les désigner. Si les étudiants ne sont pas nombreux, il est des chefs qui s'ignorent, d'autres qui ne veulent pas se donner, car en fait il s'agit d'un don, même d'un sacrifice à la communauté.

Ils se trouveront d'abord dans les mouvements de jeunesse agissant dans le cadre de la Faculté, qui donnent à leurs militants le sens des responsabilités. Ce sont eux qui seront le plus ferme soutien de l'application de ces réformes.

Il faut donner aux étudiants une *charte* et cette charte doit voir très grand et s'étendre du plan des études à toute la vie. Elle aurait comme moyen d'application la *corporation.* Caractère différent pour chacune des disciplines, elle aurait cependant des points communs. Représentant des étudiants, des professeurs, du recteur et des corps intermédiaires, agrégés, chefs de travaux, il serait bon que soient représentés les éléments les plus marquants de la branche, engagés dans la vie, en dehors de la Faculté: écrivains, avocats, ingénieurs, médecins, dont l'autorité est indispensable.

Il est essentiel de poser cette communauté sur des éléments neufs, d'éviter de grouper ou de reprendre les anciennes associations étudiantes. La corporation doit être *une* dans la Faculté.

Elle crée entre les étudiants et les professeurs un lien organique, un cadre qui leur permet de s'entendre, de soutenir et d'organiser leur action. Ainsi serait facilement réglée la question entre les professeurs et les élèves dans un esprit de compréhension et d'entente mutuelle, facteur d'unité.

En dehors de la Faculté, la corporation défend les intérêts matériels des étudiants, et prend place malgré son caractère, très spécial, dans le concert des autres corporations, pour concourir à l'achèvement de la cité. La place est délicate à trouver: elle y est sans aucun doute. C'est une corporation plud riche d'avenir que de présent. Par son intermédiaire, les étudiants entreront effectivement dans la vie de la nation.

Mais une charte est un texte, une organisation sur le papier. Elle pourrait être excellente. En fait, dans l'état actuel du milieu étudiant, elle serait vouée à un échec certain et définitif si à cet acte de législation ne venait s'ajouter *un esprit.*

C'est l'esprit qui règnera dans cette corporation qui pourra lui donner le dynamisme nécessaire et assurer l'accomplissement progressif des réalisations qui ne sont pas codifiables. Seul, un esprit dynamique peut faire adhérer les étudiants de cœur et non de fait à une corporation. A cette condition les Facultés pourront devenir des corps organiques avec une vie propre et féconde.

Sans esprit communautaire, la charte ne sera rien. Elle ne le créera même pas. Il appartient aux chefs de cette corporation de la répandre avec leur exemple et leur dynamisme. Ce n'est pas une utopie. Les réalisations de certaines équipes animées de cet esprit ont déjà transformé l'atmosphère de quelques amphithéâtres. Ce sont les résultats de leurs enquêtes et de leur action que nous avons exposés. Il n'y a rien qui n'ait été effectivement réalisé ici ou là, évidemment de façon partielle, mais le mouvement est lancé. Il a besoin pour continuer d'un cadre: c'est la charte corporative qui nous le donnera et bientôt, nous l'espérons, le milieu étudiant pourra s'ouvrir au souffle communautaire qui lui apportera la découverte de la solidarité, et partant, la joie.

Docteur P. GAUTHIER,
Interne des Hôpitaux.

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITE D'AIX...

FACULTE DE DROIT

Le deuxième semestre vient de commencer et avec lui les cours qui ont pour objet les matières à option.

A Aix-en-Provence, les étudiants de troisième année de licence ont à choisir entre la législation industrielle, que traite M. le doyen Raynaud, les voies d'exécution, le droit maritime, professés par M. Cabrillac, le droit aérien et le droit international public, qu'enseigne M. Charlier.

Monsieur Charlier est un jeune professeur qui nous vient de la Faculté d'Alger. Les étudiants provençaux lui souhaitent la bienvenue. Déjà, dans ses premières leçons, il a conquis la sympathie de son auditoire, qui a su reconnaitre ses qualités d'orateur et de pédagogue.

R. S.

■ ■

FACULTE DES LETTRES

Les cours publics de la Faculté des Lettres connaissent toujours un nombreux et attentif auditoire Outre les cours d'histoire de la musique, professés par M Médan, nous pouvons assister aux cours d'histoire de l'art, de M. Labande, et les provençaux de cœur ne manquent pas les leçons de M. Emile Ripert, dont on connait l'amour pour le pays de Mistral.

■ ■

REVUE DES ETUDIANTS D'AIX

Prof... et scies... Tel est le titre de la revue de Louis Gills que les étudiants d'Aix donneront au Casino Municipal le lundi 16 mars à 20 h. 30, avec le concours de l'orchestre de Paul Roustan. Location des places au Casino et aux Facultés.

Prix d'entrée: 15 francs (10 francs pour les étudiants).

...MARSEILLE

Excursion du Muséum d'Histoire Naturelle et de la Société Linnéenne

Le dimanche 15 février a eu lieu la première excursion du Muséum d'Histoire naturelle de Marseille, en collaboration avec la Société Linnéenne de Provence.

En l'absence de M. le doyen Corroy, empêché au dernier moment, Mlle Fabre a conduit les participants. Le titre de l'excursion était le suivant: « Le Bassin de Marseille et les chaînes de bordure ».

De nombreux professeurs de la Faculté et des divers lycées de la ville, des naturalistes amateurs, des étudiants et aussi de très jeunes naturalites, enfin, des membres de la Société linnéenne prirent part à cette excursion géologique. La date et le programme des excursions botanique et zoologique seront annoncés bientôt.

Conférences d'Océanographie

M. Rouch, professeur à l'Institut océanographique de Paris fera, dans le grand amphithéâtre des Sciences naturelles de la Faculté des Sciences (place Victor-Hugo), un cycle de six conférences dont le titre est le suivant: « Objet et méthodes de l'Océanographique physique ».

Ces conférences sont prévues pour les dates suivantes: 17, 18, 20, 24, 25, 27 mars, à 17 h.

UNIVERSITES DE CLERMONT-Fd ET DE STRASBOURG

THE MUSICAL DE L'A. G. E. C.

Le samedi 21 février a eu lieu un thé musical sous la présidence de M. le recteur Marchand, donné par l'A. G. au profit des étudiants du Sanatorium de Saint-Hilaire du Touvet. La salle des Fêtes de la Cité Universitaire vit au sein d'une nombreuse affluence se dérouler un programme artistique d'assez bonne qualité: notons l'excellence d'un quintette de la Garde et félicitons les «Enfants d'Auvergne» qui savent le secret de bien danser nos vieilles bourrées; oublions que nous eûmes à essuyer le répertoire stupide d'un chanteur bien éculé. La solidarité estudiantine s'est une fois de plus largement manifestée puisque les étudiants de Clermont et de Strasbourg pourront faire parvenir plus de dix mille francs à leurs camarades de Saint-Hilaire du Touvet.

UNIVERSITE DE GRENOBLE

ECOLE DE MEDECINE

« Premiers secours en montagne » conférence du professeur Latreille

Dans notre région, les accidents de montagne sont très fréquents, car nombreux sont les excursionnistes, indigènes ou de passage, qui prennent d'assaut, tous les dimanches, les trams à destination du pied de Belledonne, la Chartreuse ou du Vercors.

A la demande de l'A. G. E. M., le docteur Latreille fit, lundi dernier, une conférence sur les premiers soins à donner en cas d'accident de montagne. On ne pouvait mieux s'adresser, le docteur Latreille étant lui-même fervent alpiniste. Il a fait de plus partie de nombreuses caravanes de secours.

Un groupe de « Jeunesse et Montagne » qui actuellement suivent des cours d'infirmier à l'école de médecine, était présent avec le docteur Bard, médecin de la section de Grenoble de Jeunesse de Montagne.

Le docteur Latreille donne d'abord quelques généralités sur l'importance de l'équipement, quelques principes alimentaires et indique quelques signaux de détresse.

Il entre ensuite dans le vif du sujet en traitant d'abord le mal des montagnes. Puis il donne de nombreux détails sur l'immobilisation et les soins des entorses, fractures fermées, fractures ouvertes, luxation, plaies, la manière de secourir ces blessés avec des moyens de fortune: skis ou piolet avec une écharpe ou un pull-over peuvent servir d'attelle, etc. etc...

Pour être complet, il traite encore ce qu'il appelle « Les injures atmosphériques »: gelures, conjonctivité et insolation (sur glacier), électrocution (par la foudre sur les hauts sommets), l'asphyxie (pour un alpiniste pris sous une avalanche), morsures de serpents.

Puis il termine sur les moyens de transport, fait capital et si compliqué en montagne.

Avec l'aide des volontaires de Jeunesse et Montagne, le professeur nous montre comment monter un traineau-ski pour ramener un blessé.

Qu'il nous soit permis ici de remercier le docteur Latreille pour cette intéressante conférence qui ne saurait laisser indifférents les nombreux étudiants alpinistes de l'école de médecine de Grenoble.

FACULTE DE DROIT

Séance d'inauguration de l'Institut de Science Criminologique

— Samedi 28 février à 11 heures —

M. le Doyen Guyot déclara combien il lui était agréable de présider cette séance et de saluer les génies bienfaisants qui entourent le berceau de cet Institut, tant les différents conseils universitaires que les individualités agissantes : M. le recteur Marcel Blanchard, M. le premier président Vittu, M. le procureur général Brachet, M. le docteur Corneloup qui assura le concours de l'Ecole de Médecine, M. le doyen Cuche qui accepta de revenir dans la maison où son rôle ne pouvait être oublié. Pour coordonner toutes ces bonnes volontés, il fallait une volonté, ce fut celle de M. le professeur Levasseur, à qui va toute la reconnaissance de la Faculté. M. le Doyen termina en souhaitant le plein succès qu'il mérite à l'Institut.

M. le professeur Levasseur nous exposa ensuite l'organisation et les buts de l'Institut. Il nous rappela que si les études de Droit avaient eu une mauvaise réputation — qui malheureusement atteignait trop les étudiants — il y avait peut-être une faute des professeurs qui faisaient du Droit une science morte d'exégèse, au lieu de l'adapter à la vie pratique.

La réforme des études juridiques marque déjà un pas vers l'abandon de ce caractère théorique.

Le Droit pénal prend une place de plus en plus grande dans la vie de l'individu, c'est pourquoi il faut l'étudier de façon plus pratique. C'est le but que se propose l'Institut en mettant au programme :

1° Le droit pénal spécial.

Si le droit pénal français est dominé par la règle « Nulla pena sine lege », faut-il encore connaitre ces lois. Les exposer sera la tâche de M. le conseiller Ferrieux et M. le président Goertz.

2° La procédure pénale appliquée.
M. Montane de la Rocque, substitut au Procureur général.

3° Les sciences pénitentiaires.
M. le doyen Cuche, membre du Conseil des Prisons et des Etablissements d'éducation surveillée.

4° La médecine légale.
M. le docteur Termier.

5° La médecine mentale.
MM. les docteurs Clerc et Jourdran.

6° La criminalité des enfants (domaine juridique, pénitentiaire, médical).
M. le docteur Fau.

7° La police scientifique.
M. Joubert, chef du service anthropométrique.

Des exercices pratiques ont été prévus (cliniques, médicaux, judiciaires).

M. Levasseur remercia de l'accueil le plus encourageant qui a été réservé à l'Institut, aussi bien par les organes administratif que par les étudiants qui se sont fait inscrire en assez grand nombre.

L'Institut ouvre largement ses portes à ceux qu'il peut intéresser sans condition de grades universitaires.

Parmi les personnalités présentes on a pu noter : M. le premier président Vittu, M. le procureur général Brachet, M. le doyen Cuche, M. Montane de la Rocque, MM. les docteurs Termier, Clerc, Jourdran, M. le conseiller Ferrieux, M. le batonnier Guy, M. Arlot.

MM. les professeurs Pepy, Besson, Desbois, David, Gallet, Dufour, De Laubadère.

Les étudiants de la Faculté de Droit sont heureux de pouvoir remercier par la voie de **L'Echo** M. Levasseur du travail qu'il a accompli pour eux et de tout son dévouement.

R. F.

LA STÉNOGRAPHIE n'est pas seulement indispensable à ceux qui se destinent aux carrières commerciales. Elle EST INDISPENSABLE à la plupart des carrières libérales et vous sera dès à présent très utile.

POUR PRENDRE INTÉGRALEMENT LES COURS de vos professeurs, que vous ne recueillez que d'une manière très imparfaite. Suivez les cours par correspondance de

L'Ecole Pratique de Sténographie et de Secrétariat

Vaison-la-Romaine (Vaucluse)

ET DEMANDEZ LA LEÇON D'ESSAI GRATUITE

UNIVERSITE DE TOULOUSE

VISITE DE M. JEROME CARCOPINO A TOULOUSE

C'est lundi 2 mars que M. Jérôme Carcopino, secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse, a rendu visite aux étudiants de la Cité Universitaire de Toulouse, sous la conduite du professeur Garipuy, président du Conseil d'Administration de la Cité Universitaire et du directeur M. Moret. Après avoir visité les divers pavillons et causé avec les étudiants, M. Jérôme Carcopino revint à Toulouse.

A 15 heures, M. Jérôme Carcopino se rendit au grand amphithéâtre de l'Université où il présida la séance solennelle de réception de M. Caciro da Mattha, ministre du Portugal en France, professeur et recteur de l'Université de Lisbonne, au grade de docteur « honoris causa » de l'Université de Toulouse.

De nombreuses personnalités civiles, militaires et religieuses étaient présentes. Les discours furent prononcés par MM. Magnol, doyen de la Faculté de Droit, Dottin, doyen de la Faculté des Lettres. M. Carcopino répondit au nom du Gouvernement aux remerciements de M. Caciro da Matta.

ETUDIANTS ELOIGNES DES FACULTES

Il faut du courage pour préparer, seul, loin d'une ville de Faculté, un examen rendu chaque session plus difficile par le nombre croissant des candidats. Privés de l'atmosphère des Facultés, livrés à eux-mêmes, sans conseils, sans contrôle de leur travail, ces étudiants isolés doivent, pour réussir, fournir un effort bien plus grand. Encore cet effort n'est-il pas toujours récompensé, l'examen venu.

C'est à ses étudiants isolés et aussi à ceux qui sentent le besoin d'être soutenus dans leur travail par un contrôle régulier et personnel, qu'ont pensé les organisateurs de l'Enseignement chez Soi, section d'Etudes supérieures. Cette section prépare par correspondance à différents professorats, aux certificats de licence ès-lettres et ès-sciences. Cette préparation est assurée par des professeurs agrégés ou docteurs.

Pour les notices particulières, écrire au Secrétariat de l'Enseignement chez Soi, 34, rue Estelle, Marseille.

SERVICE NATIONAL DES ETUDIANTS

I. — LA LIGUE MARITIME ET COLONIALE

Afin de développer chez les étudiants le sens de l'Empire, le Service National des Etudiants a reçu de la Ligue Maritime et Coloniale le soin d'intensifier sa propagande dans le milieu universitaire. Le général Jambon, directeur régional de la Ligue Maritime et Coloniale a bien voulu donner les précisions suivantes:

La Ligue Maritime et Coloniale est un organisme, déjà ancien, choisi par le Gouvernement pour être le porte-parle effectif de l'idée d'Empire. Il est patroné par le ministre des Colonies et le ministre de la Marine.

On veut que la France puisse retrouver un avenir maritime proportionnel à l'étendue de l'Empire qu'elle a à défendre. Un organisme comme la Ligue Maritime et Coloniale peut rendre d'immenses services. Il faut se souvenir que l'Union Allemande pour la mer a compté plusieurs millions de membres et a contribué après 14-18 au relèvement de la marine allemande.

Le Maréchal lui-même demande à ce que dans la tâche très dure qui est la sienne, il se trouve porté et soutenu par l'opinion publique. L'accroissement continu d'un organisme comme la Ligue Maritime et Coloniale est une preuve que l'opinion publique veut le maintien de l'Empire dans son intégrité.

■

II. — SERVICE CIVIQUE RURAL

L'enquête que nous avons ouverte dans ces colonnes nous a valu déjà plusieurs réponses. Nous détachons les lignes suivantes d'une lettre que nous venons de recevoir:

Parmi les critiques qui ont été adressées au Service Civique Rural, l'an dernier, il en est une qui peut servir de base à sa mise en œuvre, cette année, n'ayant pas été organisé sur le plan spécifiquement étudiant, ceux des étudiants qui y ont participé n'ont pu se retrouver pour faire en commun l'expérience du concret, après avoir vécu ensemble pendant un an dans l'abstration de l'enseignement universitaire.

Il semble donc que cette année, son organisation doive reposer sur une équipe d'une dizaine d'étudiants partant ensemble « dans la nature » pour mener pendant quelque temps la rude vie paysanne.

Mais, tout d'abord, comment recruter le personnel.

C'est une question importante, car si on a recours à la contrainte, on peut craindre le mauvais esprit, mais d'autre part si l'on fait confiance à la bonne volonté de chacun, on risque d'être déçu.

Il semble que le volontariat sollicité, appuyé et combiné avec l'obligation pour chaque faculté de fournir un contingent fixé d'avance soit une formule acceptable.

Pour ce qui est de l'agencement interne du Service Civique Rural, il reposerait sur l'équipe d'une dizaine d'étudiants dont nous parlons plus haut. Celle-ci s'installerait pour la durée de l'été dans un village, son personnel se renouvellerait au fur et à mesure. Les étudiants seraient répartis dans les fermes, mais il faudrait que les paysans comprennent qu'ils ont affaire non à un valet de ferme à qui on peut tout demander, mais à un citadin dont la résistance physique atteint rapidement ses limites, surtout au début. Ceci pourrait être marqué par l'obligation pour les différents membres de l'équipe de se réunir au moins deux ou trois fois par semaine, sinon tous les soirs, ce qui les obligeant à quitter le travail plus tôt, marquerait par là leur différence avec le personnel ordinaire de la ferme.

Cette lettre contient matière à d'utiles réflexions. Que nos lecteurs y appliquent leur esprit. Nous continuerons à publier, dans nos prochaines chroniques, des extraits des réponses reçues.

:-: NOTRE FRÈRE LE CORPS :-:

PROPOS D'ALPINISTE

IL est très difficile de parler de la montagne. Malgré de savantes discussions, la lumière n'a pas jailli. On n'a pas encore réussi à élucider le mystère de cette attirance toute spéciale qu'exercent les montagnes sur certains êtres, qu'on appelle alpinistes, et qui, au fort de l'été, trouvent leur plaisir à jouer avec le danger, au-dessus de 4.000 mètres, sur des pics aériens ou d'abruptes parois.

Il faut bien se rendre à l'évidence. Il faut admettre que l'alpinisme est une passion exigeante et irrésistible, comparable en somme à l'intoxication de l'opiomane. Nous parlons, bien entendu, des vrais alpinistes, des alpinistes « face Nord » pour employer une expression imagée et non des tristes snobs qui se font hisser au sommet du Moine ou du pic Coolidge par un guide dûment payé. Ceux-là ne méritent qu'une pitié amusée.

Ne croyez pas, cependant, que l'alpiniste soit un drogué, aux yeux fiévreux, en proie à son idée fixe, abruti et abrutissant. Au contraire. La plupart des alpinistes sont des hommes de grande valeur morale et tous, qu'ils soient dans la vie ordinaire médecins, officiers, ingénieurs, journalistes, professeurs, débordent d'entrain et de vitalité. Il est même remarquable que ces hommes, dont beaucoup ont vu souvent la mort de près, soient si pleins de franche gaieté. Témoin Mumméry, qui étale sur ses récits un voile léger d'humour, dans la plus pure tradition anglaise. Témoin Samivel, maître de la caricature et de la fantaisie alpines.

Essayons, nous aussi, de déterminer pourquoi ces individus qui n'ont rien d'extraordinaire, ces hommes moyens, sont pris chaque année de la folie des montagnes. Pourquoi Balmat, Zsygmondy, Zwingelstein, Stofer, Madier et tant d'autres ont laissé leur vie dans cette galère.

Eloignons tout de suite, si vous le voulez bien, l'accusation puérile de vanité dont le vulgaire les accable inconsidérément. Les alpinistes éprouvent une légitime fierté à avoir réussi une course difficile, ou vaincu une face vierge. Mais c'est une fierté toute personnelle, subjective et qui n'est pas nourrie de flatteries, ne doit rien à personne. Le bruit de leurs exploits ne dépasse pas un public extrêmement restreint d'initiés qui, le fait est notoire, ne prodiguent pas les compliments, au contraire. L'alpiniste est incompris, parfois tourné en dérision par le profane, critiqué souvent par ses camarades. Il ne peut être vaniteux.

Il y a le plaisir esthétique. Les montagnes sont belles, et les plus belles sont les plus cachées, les plus difficiles à gravir. A mesure que l'on monte, le paysage croît en intensité, en relief, en grandeur. De la Grande Muraille, la nuit qui tombe sur la brèche de la Meije est un spectacle d'une effrayante beauté. Vus du haut du Requin, les séracs du Géant prennent un aspect extraordinaire, irréel. Et l'alpiniste, poète, emplit ses yeux et son âme aux jeux magiques des formes et des lumières.

Il y a aussi l'attrait du danger, le plaisir, malsain ou non, de confier sa vie à un paquet de muscles et à une volonté. La vie n'a de prix que si on l'expose. L'alpiniste joue un jeu pur, le plus excitant de tous, qui consiste à narguer effrontément son instinct de rechercher les sensations rares, les maxima de liberté. Un chrétien dirait qu'il commet le pire des péchés contre l'esprit.

Il y a encore la joie de mouvoir son corps et de triompher des difficultés. Joie à la fois physique et spirituelle. Rien n'égale le plaisir d'escalader une dalle redressée, aux prises minuscules, de frayer son chemin vertical à coups de ruse et de souplesse, d'utiliser à plein sa force et son intuition de rochassier. Rien ne vaut non plus le plaisir de tailler une falaise de glace et de sentir derrière soi la pente qui fuit vertigineusement vers l'abime. M. Paul Guiton a proposé naguère une définition philosophique et dynamique: « L'alpiniste est un homme agissant dans un paysage, lequel lui fournit son mode d'action ». Il met ainsi l'accent sur un des aspects essentiels de l'alpiniste : son goût de l'action. L'alpiniste est loin d'être en course un contemplatif. Il n'a pas le loisir de s'arrêter au sommet des montagnes pour y rêver. A l'Aiguille Verte, il faut redescendre le couloir Whymper aux premières heures de la matinée, avant que le soleil n'ait ramolli la neige, sans quoi c'est l'accident certain. L'alpiniste est condamné à agir, et à agir vite: il doit constamment juger, peser les risques, deviner les passages, puis jouer son va-tout. Il trouve dans cet effort une grande partie de sa joie.

Mais toutes ces explications sont bancales, tous ces essais sont incomplets. Nous avons énuméré les plaisirs et les peines de l'alpiniste et nous sommes sûrs d'avoir oublié quelque chose. On dirait que la montagne est inaccessible aussi par l'esprit et qu'elle gardera toujours son mystère. Dans les plaines, l'alpiniste est rigoureusement incapable de dire pourquoi il est monté, et pourquoi il remontera. Il a tout oublié en descendant de ses montagnes; il garde la nostalgie, le vague souvenir de sensations merveilleuses et d'un autre lui-même qui serait resté là-haut, qui n'aurait pas dépassé à la descente la dernière moraine ou la dernière plaque de neige. Et c'est peut-être au fond ce que nous allons chercher là-haut, non pas je ne sais quelle transcendance de l'action, quel dépassement et quelle surhumanité, mais simplement une autre âme, toute différente, qui n'existerait qu'en fonction de l'altitude, de la neige et du danger. Là-haut, on goûte une étonnante impression de légèreté, de vivacité. Le cœur bat plus vite. Les poumons respirent à une cadence plus rapide un air subtil, silencieux, dépourvu de toute odeur. Les ultra-violets déchainés brûlent le visage et les mains. Les muscles, le sens de l'équilibre s'étonnent dans cet enfer vertical. Les passages scabreux nécessitent une extrême tension d'esprit. Tout contribue à créer cet état congestif si particulier aux hautes altitudes. La montagne nous éloigne de nous-mêmes. Elle donne à notre être une vie étrangère, un fonctionnement irréalisable en d'autres conditions. Une vie de rêve, et on oublie trop vite ses rêves.

Les alpinistes sont intimement persuadés d'être des esclaves soumis, « de misérables insectes invinciblement attirés par la flamme », mais, suivant le beau mot de Samivel, et sans qu'ils sachent bien pourquoi ils sont tristes dans les plaines. Alors, ils décrochent leur piolet.

■ ■

Les Coupes de l'O. S. S. U.

RUGBY

(Poule finale)

S M U C bat L E C.

Score. — 9 à 8.

Score à la mi-temps. — 6 à 5 pour le S M U C.

Essais marqués par: Masdavail et Revelli.

But sur coup franc par: Vidan.

Considérations. — Handicapé par l'absence d'Heymond, Estradère, Léonetti, Dutertre et Becqué, le S M U C ne sut pas profiter du vent en première mi-temps. Il se rattrapa par la suite et domina contre le vent. Nette supériorité en mêlée, le L E C, équipe active, au jeu brouillon domine en touche et au point de vue plaquage. Le vent contraria certaines phases de jeu.

MémoNum © montpellier3m

LA PAGE DES SCIENCES

Directeur : Suzanne FABRE, Laboratoire de Géologie, Faculté des Sciences, Marseille

LA SEXUALITE CHEZ LES VEGETAUX

Homothallisme et Hétérothallisme

par G. Nicolas,
Professeur à la Faculté des Sciences, Directeur de l'Institut Agricole de l'Université de Toulouse

Si la sexualité, l'existence d'individus ou d'organes mâles et femelles est évidente chez les végétaux supérieurs, depuis les Bryophytes (Mousses et Hépatiques) jusqu'aux Phanérogames en passant par les Ptéridophytes (Cryptogames vasculaires), il n'en est pas de même de tous les végétaux inférieurs (Schizophytes, Myxophytes et Tallophytes). Certains de ceux-ci, tant algues que champignons, présentent, cependant, une sexualité, moins apparente, il est vrai, caractérisée par la présence d'organes mâles (anthéridies) et femelles (oogones et oosphères) Pour les autres, chez lesquels il n'est pas possible d'observer le moindre caractère sexuel morphologique, mais qui présentent, cependant, au cours de leur évolution, l'alternance des phases classiques, haplophase, diplophase, et même dicaryophase, phases résultant, la première, de la réduction chromatique, les deux autres, d'une sorte de fécondation, il ne saurait être question de sexualité au sens strict du mot, et c'est à leur sujet qu'ont été établies les notions d'**homothallisme** et d'**hétérothallisme**.

Une espèce **homothallique** comprend des individus tous susceptibles de produire des œufs ou des organes les remplaçant, l'**homotallisme** serait l'équivalent de l'hermaphroditisme ou de la monœcie; tandis que l'**hétérothallisme** correspondrait à la diœcie, une **espèce hétérothallique** comprendrait des individus considérés les uns comme mâles, les autres comme femelles.

Le cas le mieux étudié a été celui des **Mucorales**. Certaines, telles **Sporodinia grandis**, en cultures pures, produisent toujours des œufs ou zygospores; d'autres, dans les mêmes conditions (**Rhizopus nigricans**), ne donnent que des sporocystes, très rarement des œufs. Le terme de sporocyste doit être substitué à celui de sporange : un sporocyste n'a pas de membrane cellulaire, mais simplement une couche rappelant un peu la cuticule, tandis que la paroi d'un sporange est formée de cellules.

Ces faits avaient frappé depuis longtemps les botanistes, qui ont cherché à les expliquer en faisant intervenir les conditions extérieures : appauvrissement du milieu en oxygène, en eau et en substances, pour **Van Tieghem**; saturation de l'atmosphère diminuant la transpiration et richesse en hydrates de carbone, pour **Klebs**; concentration du milieu réglant la pression osmotique du mycélium pour **Falck**. Si les conditions du milieu ont une certaine importance pour la formation des œufs, la favorisent, elles ne suffisent pas à elles seules pour la permettre; l'organisation interne des champignons intervient, comme l'ont montré les recherches classiques de **Blakeslee**.

Blakeslee a établi que certaines espèces, **Sporodinia grandis**, en cultures monospores, c'est-à-dire à partir d'une seule spore, produisent toujours des œufs ou zygospores, tandis que d'autres, **Mucor Mucedo, Phycomyces nitens, Rhizopus nigricans**, cultivées dans les mêmes conditions, ne donnent que des sporocystes, sans œufs; si, au contraire, on ensemence un certain nombre de spores, des œufs peuvent apparaitre.

Dans les deux cas, l'œuf germe en un sporocyste, dit de germination, dont les spores, uninuclées, sont bisexuées (homothallisme) ou unisexuées (hétérothallisme); c'est dans le sporocyste de germination que s'effectuerait la séparation des sexes; dans les espèces hétérothalliques, il y aurait une sorte d'hétérosporie physiologique. **Burgeff** pense que cette séparation des sexes est liée à la réduction chromatique, qui s'effectuerait dans les premières mitoses de la germination de l'œuf : la petitesse des noyaux n'a pas permis d'étudier cette réduction.

Il y aurait donc des espèces produisant des spores bisexuées, hermaphrodites si l'on peut dire, capables chacune de donner un mycélium, qui produira des gamètes physiologiquement sexués. De pareilles espèces sont dites homothalliques; on comprend dès lors qu'une seule spore, bisexuée, puisse être l'origine d'un mycélium porteur d'œufs. Quant à **Mucor Mucedo, Rhizopus nigricans, Phycomyces nitens**, ils ont deux sortes de spores et, par suite, deux mycélium, qui, morphologiquement identiques, sont différents au point de vue sexuel; il faut la réunion de deux de ces spores ou de deux de ces mycélium pour obtenir des œufs. De pareilles espèces sont hétérothalliques. Conventionnellement, on a attribué les signes + ou — aux spores et au mycélium; les spores des espèces homothalliques sont bisexuées, + et —, celles des espèces hétérothalliques, unisexuées, + ou —. En ensemençant dans une boîte de Petri, d'une part dans une moitié de la boîte des spores + et, dans l'autre, des spores —, il se forme deux mycélium + et —, porteurs de sporocystes + et —, mais, lorsque ces mycelium arrivent au contact l'un de l'autre, apparition d'une ligne noire d'œufs ou zygospores.

Si les individus hétérothalliques ne présentent pas de différences morphologiques, ils seraient cependant différents physiologiquement : l'un des sexes assimilerait les hydrates de carbone mieux que l'autre, ce serait le cas de **Mucor hiemalis** +.

■ ■

On a étendu aux **Myxomycètes** les notions d'homothallisme et d'hétérothallisme. L'évolution générale d'un Myxomycète est la suivante en partant du plasmode : celui-ci, dépourvu de membrane, de forme variable, amiboïde, à nombreux noyaux diploïdes (2 n), peut produire un sporocyste et des spores à noyau haploïde (n), qui naissent après deux divisions, la première hétérotypique, la deuxième homéotypique. Ces spores, mises en liberté, germent en organes mobiles à la fois par un cil et des mouvements amiboïdes, en **myxomonades**, type particulier de zoospores, qui après perte de leurs cils, deviennent des **myxamibes** haploïdes comme les myxomonades. Ce sont ces myxamibes qui, par leur fusion 2 à 2, reproduisent un plasmode diploïde. Mais les plasmodes ne fructifient pas toujours.

Pinoys (1908) a eu le mérite d'établir qu'il y avait déjà une sorte de sexualité chez les myxomycètes par l'existence de myxamibes différentes, les unes +, les autres —; seule la fusion de deux myxamibes de signes contraires donne un plasmode qui produira un sporocyste avec des spores. Ceci établi, on a appliqué aux myxomycètes les notions d'homothallisme et d'hétérothallisme. Ainsi, **Skupienski** (1926) a montré que **Didymium difforme** était hétérothallique, le même sporocyste produirait des spores + et des spores —.

Les recherches de **Vandendries** ont établi que les Basidiomycètes étaient surtout hétérothalliques, quelques-uns peut-être homothalliques. Depuis les observations de **Mlle Bensaude** (1918), on connait l'évolution des Basidiomycètes Examinons **Coprinus fimetarius** : la basidiospore germe en un **mycélium primaire**, formé bientôt d'articles à nombreux noyaux haploïdes par fusion de filaments voisins, **sans anses ou boucles d'anastomose**, si caractéristiques des Basidiomycètes et qui accompagnent les divisions cellulaires. Ce mycelium porte des sortes de bourgeons, les **oïdies**, capables de reproduire un nouveau mycélium. A ce mycélium primaire haploïde fait suite un **mycélium secondaire**, très différent d'aspect, présentant des boucles d'anastomose au niveau de chaque cloison et formé de cellules binuclées, de dicaryocytes à dicaryons; c'est le dicaryophase. Ce mycélium produira les basides d'abord binuclées aussi, mais où s'effectue rapidement la caryofamie ou fusion des deux noyaux du dicaryon en un syncaryon (diplophase); la baside donnera, après réduction chromatique, des basidiospores à noyau réduit (haplophase), origine du mycélium primaire. On n'a pas su pendant longtemps comment se faisait le passage du mycélium primaire au mycélium secondaire. **Mlle Bensaude** (1918) a observé que le mycélium primaire restait toujours stérile sans donner de chapeaux sporifères.

Etudiant les cellules à un noyau, elle réussit à distinguer deux sortes de mycélium pripaire A et B, donnant surtout des **oïdies**; ces deux mycélium en se rejoignant produisent du mycélium secondaire à dicaryons; c'est une fécondation sans différenciation sexuelle, une isogamie typique; **Coprinus finetarius** serait hétérothallique.

Vandendries a étendu les observations de **Mlle Bensaude** à d'autres Basidiomycètes : **Collybia, Hypholoma, Panaeolus**. En partant de cultures monospores, il a obtenu des mycélium + ou —, qui, séparément (+ ou —), restent stériles, sans boucles d'anastomose; cultivés ensemble (+ et —), ils produisent des mycélium avec boucles, dicaryons, et des fructifications; d'autre part, il a montré que les oïdies, elles aussi, étaient sexuées comme le mycélium qui les porte. Beaucoup de basidiomycètes sont hétérothalliques et portent des basidiospores unisexuées + ou —, origine du mycélium primaire; la ségrégation des sexes s'opère dans les basides. Quelques espèces seraient homothalliques, neuf d'après **Kniep**; leurs basidiospores sont bisexuées + et — et produisent un mycélium primaire bisexué, dont la fusion des articles donnera le mycélium fructifère; ce serait le cas du champignon de couche (**Psalliota campestris**). Vandendries pense que les basidiomycètes homothalliques sont rares.

Le cas des Urédinales est particulièrement intéressant. Rappelons l'évolution d'une rouille complète bien connue, **Puccinia graminis**.

Une basidiospore germant sur une feuille d'épine-vinette y produit à la face supérieure, un mycélium uninucléé haploïde avec des spermogonies ou écidioles, également haploïdes, puis, à la face inférieure, un mycélium dicaryotique (2 n sur 2 noyaux) avec écidies et ecidiospores également à dicaryons. Ces écidies ne peuvent germer que sur les feuilles de blé en mycélium à dicaryons, qui produit d'abord des urédospores à dicaryons, puis finalement des téleutospores d'abord à dicaryons, mais où s'effectue rapidement la carogamie et qui ne comprennent finalement qu'un seul noyau diploïde (2 n.). Ces téleutospores germent ensuite après deux divisions, la première hétérotypique, la deuxième homéotypique, de leur noyau en une baside à quatre notaux réduits (n.), origine de quatre basidiospores.

On s'est demandé pendant longtemps comment se faisait le passage du mycélium à spermogonies, dont les cellules ne contiennent qu'un seul noyau réduit (n.), au mycélium à dicaryons, origine des écidies. **Blackmann** a bien observé la fusion de deux cellules, de deux filaments mycéliens voisins, mais sans attacher à ce phénomène la moindre signification sexuelle. **Craigie** a montré récemment que **P. Graminis** était **hétérothallique**; la ségrégation des sexes s'effectuerait dans la baside et aurait pour résultat la formation de deux basidiospores + et deux —, origine de mycélium + ou —. Si une seule basidiospore germe sur une feuille d'épine-vinette, elle donnera un mycélium à spermogonies, sans écidies, qui n'apparaissent que si deux basidiospores de signe contraire germent sur la même feuille. Les spermaties seraient unisexuées, comme le mycélium qui les a produites, et capables de reproduire du mycélium à spermogonies.

Tout récemment, **Buller A.** et **Brown** ont établi que **Puccinia suaveolens**, parasite du chardon des champs (**Cirsium arvense**), était hétérothallique.

Les Ascomycètes ne font pas exception à la règle, qui semble se généraliser chez les Cryptogames sans chlorophylle. Ainsi, **Taphrina epiphylla** serait hétérothallique; les ascospores unisexuées, + ou —, donneraient naissance à des conidies-levures également + ou —, qui, par leur conjugaison 2 à 2, à la façon de gamètes, produiraient un zygote à dicaryons, origine du mycélium également à dicaryons, porteur d'asques, siège de la caryogamie, puis de la réduction chromatique aboutissant à huit noyaux et à huit ascospores 4 + et 4 —; la ségrégation des sexes se fait dans l'asque comme dans la baside.

Taphrina deformans, qui occasionne la Cloque du pêcher, serait homothallique, la conjugaison s'effectuant entre deux cellules du mycélium.

Les levures semblent en majorité homothalliques. Dans les cultures monospores on obtient des conjugaisons et des asques; les espèces (**Saccharomyces Ludwigii**), où les ascospores se conjuguent elles-mêmes, sont peut-être hétérothalliques.

La Mission des Muséum d'Histoire Naturelle et le RÉGIONALISME

PAR G. PETIT
Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de la Ville de Marseille

Histoire Naturelle : voici deux mots qui ont bien vieilli et qui ont acquis, peu à peu, ce qui est plus grave, un sens élémentaire et presque péjoratif: on leur substitue l'appellation plus moderne de « Sciences Naturelles » et le naturaliste amateur, si précieux pour le professionnel, tend à disparaitre.

Cependant, l'effort pour découvrir la nature par l'observation, pour la comprendre et la faire comprendre, répond à la mission même de l'histoire naturelle. On la retrouve tout entière dans ces institutions complexes que sont les Musées, qui concrétisent le labeur accompli en vue de la connaissance du monde vivant et d'un monde disparu, dans ces Musées qui constituent la part essentielle d'un outillage indispensable au naturaliste et dont le biologiste lui-même ne saurait faire fi.

Ainsi, les Muséum veillent à la conservation des « productions de la nature ». Dans bien des cas, leur rôle dépasse ce but premier, car diverses institutions de cette sorte, se consacrent aussi à l'étude des matériaux conservés; certaines, s'affirmant comme des établissements de recherches ont sous leur dépendance des laboratoires spécialisés qui, en France, pour le Muséum national d'Histoire Naturelle, sont en même temps des chaires magistrales. Il en est, enfin, qui peuvent organiser la prospection des choses de la natrue, en favorisant, comme le Muséum de Paris, les explorations scientifiques.

Une mission de cette ampleur n'est la plupart du temps, pour les Muséum, que le résultat d'une évolution. C'est encore le cas, précisément, de notre Muséum National, sur le modèle duquel ont été créés les Muséum de Berlin de Londres, de Washington, par exemple. Le cadre que lui assignait le décret de la Convention a été largement dépassé. Le Muséum naissait de la transformation du Jardin des Plantes et était voué « à l'enseignement de l'agriculture, du commerce, des arts... ». Le point de vue économique et pratique venait donc directement s'adjoindre au point de vue scientifique.

Quoi qu'il en soit, sans prétendre, bien entendu, à une organisation qui, même en beaucoup plus modeste, rappellerait celle du Muséum National, il est nécessaire que les Muséum des grandes villes de province, surtout des villes universitaires, s'efforcent de devenir des centres d'études méthodiques des collections. Sans cela, les matériaux s'accumulent sans profit et des objets d'un grand intérêt scientifique risquent à jamais d'y être ensevelis.

Si les Muséum ont ou peuvent avoir pour mission la conservation et l'étude à quoi s'ajoute, plus rarement, l'exploration, une autre tâche est commune à toutes les institutions de ce genre: l'exposition. En effet, par la présentation des collections, ils se doivent d'atteindre le grand public, de le renseigner, de l'instruire. De même, leur rôle dans l'enseignement de l'histoire naturelle, à tous les degrés, devrait être plus accusé qu'il ne l'est en général.

Cette question des collections publiques est des plus importantes. Elle n'est pas de celles où l'on peut réussir à l'improviste. Trois préoccupations la dominent: la sélection des objets, leur présentation, leur explication.

Rien n'est plus vain que d'exposer un grand nombre de matériaux, un grand nombre d'espèces ou de séries d'individus de ces mêmes espèces. En muséologie, selon une excellente formule, « tout l'inutile devient nuisible ».

La sélection opérée, il faut donner tous ses soins à la présentation. On aurait tort d'oublier qu'il y a une esthétique de la collection publique et que, par conséquent, le goût, je dirai même l'art, y jouent leur rôle. L'explication, de même, ne s'improvise pas et pour l'exhibition des collections, le savant ne doit pas oublier qu'il est, à ce point de vue, et dans une certaine mesure, un pédagogue.

Ainsi, par la volonté de réaliser, ne serait-ce que l'essentiel de ces notions élémentaires, on transforme l'atmosphère si souvent rébarbative et morose d'un Muséum, on peut donner au public le goût des choses de la nature, déterminer, chez l'enfant, une vocation; à fréquenter un Muséum bien ordonné, le meilleur des étudiants en Sciences naturelles peut se sentir devenir « naturaliste », car on peut être l'un sans l'autre.

Il va sans dire qu'à côté des collections publiques, le Muséum doit offrir aux spécialistes, aux professionnels des sciences de la nature, ses collections d'études, ses archives, ses documents, sa bibliothèque spécialisée.

Je ne sais si ce qui précède permet de soupçonner les tendances qui peuvent orienter le développement d'un Muséum. On discute, précisément, non pas sur leur objet même, mais sur le caractère qu'ils doivent acquérir, les limites qu'ils doivent s'assigner. Car on reconnait parmi eux plusieurs types, plusieurs catégories plus théoriques ou artificielles, du reste, que réelles et dont l'apellation elle-même est critiquable.

On distingue, par exemple, les Muséum universels, régionaux, locaux et mixtes.

Le **Muséum universel** est, en principe, celui qui tend à réunir la **totalité** des êtres connus; un tel programme a été considéré, avec raison, comme ne pouvant dater que d'une époque où la nature commençait seulement à révéler son exubérance et sa richesse et comme étant, du fait de l'évolution de nos connaissances, une utopie.

Mais le même qualificatif peut s'appliquer, semble-t-il, au Muséum qui cherche à réunir le **plus grand nombre possible** d'êtres connus. Notre Muséum National est dans ce cas et les musées du type « général » ont accumulé des richesses considérables; leur contribution à l'avancement des Sciences naturelles inspire l'admiration.

A côté de ces institutions, il y a celles qui sont destinées à faire connaitre les productions naturelles de leur propre pays, ce qui n'exclut pas la recherche de matériaux venus d'ailleurs, mais seulement pour compléter la démonstration ou l'étude, par la comparaison.

Pour ce type de musée, on a proposé le titre de Musée régional d'histoire naturelle. Le Musée Royal d'histoire naturelle de Belgique en est un exemple excellent. L'admirable Musée du Congo belge, à Tervueren, à son tour est, du point de vue colonial, un modèle.

Mais ce terme de « régional » apparait sans conteste trop étroit, puisqu'il s'agit ici de productions naturelles nationales de l'Histoire Naturelle d'un Etat.

Le Musée dit « local » est le Musée de la contrée; il est à la contrée, ce que le Musée dit « régional » est à la Nation. Les **Musées mixtes**, enfin, très répandus en France parmi les quelques deux cents collections publiques disséminées sur notre territoire, sont ceux qui possèdent à la fois des collections archéologiques, artistiques, collections des œuvres humaines et des collections scientifiques. Ils sont placés sous la direction d'un conservateur qui, le plus souvent, n'est pas naturaliste. Du reste, les meilleures salles de ces Musées sont réservées aux Beaux-Arts. Trop souvent, la collection scientifique n'est qu'un bric-à-brac poussiéreux, où s'entassent des objets hétéroclites. Quant un classement s'esquisse, il est en général défectueux et une systématique arriérée demeure le seul effet de présentation. Devant ces collections, le public passe, indifférent et il les quitte sans avoir rien appris.

■ ■

Les grandes villes de nos provinces possèdent un Muséum d'histoire naturelle, institution municipale. La plupart datent du XIXe siècle. Daubenton souhaitait que dans chaque cité importante, « dans chaque centre de provinces », soit constitué un Muséum assimilable au Muséum National. C'était là un vœu irréalisable; il n'en est pas moins vrai qu'en ce qui concerne le caractère général de leurs collections, ces Muséum ont bien été créés sur le modèle du Muséum de Paris; d'autres Muséum, pour être municipaux, sont du type « mixte »; enfin, il est d'importantes institutions de même nature, qui sont entretenues par des sociétés locales d'histoire naturelle.

Certes, ces Muséum doivent garder le caractère que leur génèse, les conditions de leur développement, l'esprit d'entreprise des conservateurs, leur ont fait acquérir. Mais je pense que, si la plupart possèdent des séries régionales, tous doivent, plus que jamais, s'attacher à développer, à présenter cette catégorie de collections. Elle doit être, dans tous les cas, absolument séparée de toute autre: pour elle, il ne saurait y avoir mélange ou empiètement. Cela s'impose, en particulier, pour certains musées français, du type mixte, qui ont rarement les moyens financiers nécessaires à l'entretien d'une collection faisant figure de collection générale. Pour eux, le souc de la collection régionale sélectionnée doit nettement prévaloir sur l'entassement de spécimens venant de tous les pays du monde et que le hasard y a fait échouer.

On dira, avec quelque raison, que la collection régionale ou le Musée régional, prennent toute leur valeur quand ils sont consacrés à l'ethnographie et au folklore, que les types de maisons, de costumes, les outils propres aux industries locales, le rappel d'humbles œuvres humaines qui témoignent de gestes ou de traditions disparus, ont une valeur documentaire et évocatrice plus grande qu'une collection d'histoire naturelle.

On pourrait faire remarquer, du reste, que tout s'enchaine, que la maison, par exemple, n'est pas seulement le reflet du régime des pluies et des vents, mais l'expression du sol, qui fournit les matériaux et que de la nature des cultures retentit aussi sur le type de la maison rurale.

Mais il suffira d'indiquer que la collection régionale du Muséum doit synthétiser la constitution et le paysage géologique de la province, révéler sa faune, renseigner sur les productions naturelles du pays, pour affirmer que les Muséum ont leur place à prendre dans le mouvement régionaliste.

Et si d'autres institutions du même genre peuvent envisager l'exploration des contrées lointaines, les Muséum de province doivent favoriser l'exploration régionale de la nature.

Les collections régionales des Muséum, en donnant une nette image du cadre de la province, de la vie animale et végétale, de ses ressources naturelles, contribuent sans conteste, en la faisant mieux connaitre, à s'y attacher davantage. Une indifférence progressive aux choses de la nature, l'oubli des noms locaux et des mœurs des animaux, du nom des plantes, a précédé et rendu plus facile le déracinement qui a vidé certaines de nos campagnes pour les mirages de la grande ville ou de la capitale.

C'est en songeant à une des missions, selon nous essentielle, des Muséum d'histoire naturelle de province, en songeant plus particulièrement à montrer la richesse et la variété de la nature provençale qui a fait naître des vocations célèbres, que le Muséum d'histoire naturelle de Marseille a entrepris la lourde tâche de réorganiser, selon des principes nouveaux, la salle dédiée à la Provence.

G. PETIT,
Directeur du Muséum d'Histoire naturelle de la ville de Marseille.

BIBLIOGRAPHIE

COLLIN (Rémy). — Message social du savant. — Paris, A. Michel, 1941, in 8°.

GUYENOT (Emile). — Les Sciences et la vie aux XVIIe et XVIIIe siècles. L'idée d'évolution. — Paris, A. Michel, 1941; 8°, 463 p.

CAULLERY (Maurice). — Organisme et sexualité. — Paris, G. Douin, 1942, 8°, 342 p. (Encyclopédie scientifique publiée sous la direction du docteur Toulouse. Bibliothèque de Biologie générale).

DAGUIN (Fernand). — Les rides et les accidents anticlinaux du centre de l'Aquitaine occidentale. — Paris, Ch. Béranger, 1942, 8°, 64 p. (Bul. Ser. Carte géologique de la France).

MAYOR (Y.). — La grande industrie chimique organique. — Paris, Gauthier-Villars, 1941, 8°, 250 p. (Collection des monographies de chimie pure et appliquée). Mise au point des progrès récents de la chimie organique industrielle depuis 1935. Bibliographie importante.

SABETAY (Hermine et Sébastien). — Les travaux récents d'analyse et de synthèse organique et la chimie des parfums de 1935 à 1938. — Paris, Gauthier-Villars, 1941, 810 P. (Collection des monographies de chimie pure et appliquée). Mise au point des progrès et des acquisitions récentes en chimie des parfums.

PERRIN (Jean) vient d'ouvrir une nouvelle section dans la collection des **Actualités scientifiques et industrielles** chez Hermann sous le titre général : **A la surface des choses, exposés de Physique générale.** Les fascicules suivants viennent de paraitre :

I. — Espace et Temps (n° 864), par J. Perrin.

II. — Lumière (n° 876), par J. Perrin

III. — Relativité (n° 877), par J. Perrin.

IV. — Force et Travail (n° 878), par J. Perrin.

V. — Masse et Gravitation (n° 879), par J. Perrin.

VI. — L'Energie (n° 892), par J. Perrin.

VII. — Evolution (n° 893), par J. Perrin.

VIII. — Electricité (n° 905), par J. Perrin.

S. F.

UNE NOUVELLE THÉORIE DE LA LUMIÈRE

de Monsieur Louis de Broglie

ANALYSE D'UN OUVRAGE RECENT (1)

par J. Brenet,
Docteur ès-Sciences, Professeur au Lycée de Limoges

Monsieur Louis de Broglie, déjà auteur de nombreux ouvrages sur les théories modernes de la matière, et créateur de la mécanique ondulatoire, s'est attaqué depuis quelques années déjà à l'un des problèmes les plus délicats de la physique: le problème de la nature de la lumière.

Ce problème en effet revient, pourrait-on dire périodiquement au premier plan des préoccupations des physiciens. Précisément *il y a quelques années, Monsieur Louis de Broglie s'est trouvé frappé de ce double aspect de la lumière, l'aspect ondulatoire consacré par les théories de Fresnel, au dix-neuvième siècle et l'aspect corpusculaire tel que la physique moderne le mettait en évidence, avec la conception de Planck des grains de lumières ou photores.*

Sans vouloir revenir ici sur cette dualité; que nous étudierons prochainement, nous voulons essayer de dégager aujourd'hui le fondement de la nouvelle théorie que M. Louis de Broglie s'est proposé *établir.*

Cette introduction s'occupe de notions que l'on peut admettre comme classiques aujourd'hui et doit être considérée cependant comme nécessaire car la théorie de Maxwell, bien qu'à son origine, corrélative de la théorie ondulatoire de Fresnel, garde sous sa forme relativiste toute sa valeur dans une théorie moderne qui tient compte de nos connaissances actuelles.

Ces développements sont l'objet d'une analyse approfondie pour relever les insuffisances de ces théories corpusculaires. Or justement ce sont ces insuffisances, avec la nécessité d'une telle conception corpusculaire, qui ont amené l'auteur dès 1924 à envisager les deux points de vue, ondulatoire et corpusculaire, dans une seule théorie qui en eut été la synthèse.

Nous trouvons alors dans l'ouvrage étudié ici, le rappel, sous leur forme actuelle des conceptions de l'onde associée à un corpuscule et l'équation de propagation de l'onde sous sa forme non relativiste, équation qui n'est autre que l'équation aux dérivées partielles du second ordre bien connue en mécanique.

Cependant pour un esprit non averti, ce chapitre peut surprendre à première lecture, car nous voyons apparaître ces notions fondamentales d'onde associée à caractère complexe et les notions d'opérateurs et matrices attachés à une grande mécanique. De plus nous voyons également se développer ce caractère probabiliste de l'onde associée, ceci en accord parfait avec la notion d'indéterminisme due à Heisenberg en particulier.

Mais comme M. Louis de Broglie le fait remarquer dans son ouvrage, cette première forme de la mécanique ondulatoire s'est révélée insuffisante pour poursuivre un développement plus complet d'une théorie de la lumière.

Malgré tout ce sera ce point de vue initial qui, sous une forme modifiée pourra permettre une étude plus poussée de ce problème.

Précisément, ce premier développement, par le caractère que l'on y trouve pour l'équation de propagation de l'onde associée, a conduit Dirac à envisager la théorie relativiste de l'élection. Dans cette théorie nous voyons apparaître un caractère nouveau pour la fonction d'onde associée. Cette fonction perd en effet son caractère scalarié pur. De plus il apparait naturellement au cours du développement de la théorie des grandeurs à caractère vectoriel et tensoriel. Précisément ces grandeurs en raison même de leur caractère vectoriel ne sont pas sans suggérer une certaine parenté avec les grandeurs vectorielles qui apparaissent dans la théorie électro-magnétique de la lumière Tout particulièrement quelques unes de ces grandeurs attachées à l'élection ont « une analogie certaine avec les champs électromagnétiques de la théorie de Maxwell ».

■ ■

Nous trouvons donc un exposé assez développé, moins sans doute que dans l'ouvrage de M. Louis de Broglie sur « l'Electron Magnétique », de cette théorie de Dirac qui devait être illustrée magnifiquement par la découverte de l'électron, positif auquel s'attache les noms des plus grands physiciens modernes, parmi lesquels nous trouvons deux noms français Joliot et Thibaud.

Cependant le cadre de la théorie de Dirac s'est révélé lui-même encore insuffisant et M. Louis de Broglie expose en détail les raisons de l'échec de la tentative qu'il fit pour réaliser l'adaptation de la théorie de Dirac à la lumière. Ces raisons sont multiples mais justifient pleinement l'abandon de cette théorie. Mais dans toute recherche, même infructueuse en apparence, le savant trouve cependant des enseignements, et effectivement il a été possible de tirer de cette tentative certains de ces enseignements nécessaires à la poursuite de la solution cherchée savoir:

Une nouvelle théorie de la lumière doit traduire l'intéraction entre les photons et la matière d'une part, le champ électro-magnétique doit être bien déterminé d'autre part.

Développant ces résultats l'auteur montre alors la nécessité d'admettre que le photon est constitué par deux corpuscules dits complémentaires au sens de Dirac. Ces photons par une véritable fusion engendrent alors le photon avec les propriétés qu'on lui connait, en particulier sa propriété relative à son moment magnétique de rotation, et de plus, autre résultat fondamental « les grandeurs électro-magnétiques s'exprimeront par des combinaisons lineaires des composantes de la fonction d'onde du photone ».

Ici surgissent de nouvelles difficultés, tant du point de vue théorique que du point de vue physique. En effet une telle théorie doit tenir compte des propriétés de la lumière qui ne nous sont révélés que par l'expérience, telles que polarisation, effet photoélectrique, rayonnement du corps noir en particulier. Cet ensemble de considérations conduit alors M. Louis de Broglie au développement d'une série de relations, représentant les grandeurs attachées au photon. Notons en particulier une discussion intéressante relative à la valeur de la masse du photon, nulle ou différente de zéro. Cette question présente en effet un grand intérêt, et dans les équations établies aucune masse différente de zéro, doit-on dans le cas de la nullité de la masse du photon opérer un passage à la limite, ce qui n'est pas sans soulever un certain nombre de difficultés, l'auteur ne concluant d'ailleurs pas

Enfin le problème du photon considéré non pas isolément mais dans un ensemble de photon est abordé, après un rappel de la « Mécanique ondulatoire des systèmes de corpuscules » appliquées spécialement à un ensemble de photons.

Nous trouvons alors l'étude de la « seconde quantification », c'est-à-dire l'étude des propriétés d'un système de particules par l'introduction d'une grandeur fonctionnelle ayant non plus un caractère scalarié mais un caractère « opérateur ».

Ici se place alors le développement de l'étude des champs électromagnétiques conformément aux idées nouvelles, et l'adaptation de la conception de champ electro-magnétique à la conception corpusculaire qui s'est révélée nécessaire pour réaliser la synthèse entre les deux conceptions ondulatoire et corpusculaire de la lumière.

Cette nouvelle théorie reçoit une application par l'étude des fluctuations d'énergie dans le rayonnement du corps noir, et précisément la seconde quantification reçoit ici sa justification puisque grâce à elle, nous trouvons dans la formule des fluctuations le terme « corpusculaire », terme qui n'apparait pas si l'on n'emploie pas la seconde quantification.

(1) Une nouvelle conception de la lumière, par L. de Broglie (Hermann et Cie, 1940).

MémoNum © montpellier3m

LES ARTS ET LES LETTRES

LES LIVRES

Livres de Guerre. — 2 romans de P.-M. Orlan Paysages de Paris. — Espoir de la France

La guerre de 1939-1940 a surpris les Français au même titre que la guerre de 1914-1918; nous sommes depuis plus d'un siècle d'un temps en retard et notre manque actuel d'imagination — peut-être notre paresse intellectuelle — nous pousse à imaginer l'avenir à l'instar du passé. Cette réflexion assez banale vaut tout aussi bien pour les méthodes militaires que pour les acheminements intellectuels en général.

Mais si nous ne savons plus prévoir, faire du neuf, il faut reconnaître que nous nous entendons admirablement à imiter pauvrement.

La Grande Guerre avait consacré le triomphe — je cite en vrac — des marrainages de guerre, de quelques chansons militaires dont « La Madelon » est resté le modèle de ce qu'il est convenu d'appeler le théâtre aux armées, des récits de guerre. J'allais oublier: des mercantis.

Incontestablement, « La Madelon » est une réussite; aussi, quel tapage, quelle publicité n'a-t-on pas fait durant les quelques mois de la guerre 1939-40, autour de chansons bien vulgaires parmi lesquelles nous devions retrouver une nouvelle Madelon.

Nous avons même assisté à la prostitution de grands talents comme celui de Maurice Chevalier qui essayaient de lancer mais en vain, car le goût des soldats était plus sûr que celui de tous les agents de publicité, une pauvre ritournelle dont le refrain était, je crois: « Tout ça fait d'excellents soldats ». Il vaut mieux le reconnaître franchement, l'inspiration n'y était pas.

Dans la vie littéraire de notre pays, la guerre de 1914-18 a apporté un genre nouveau: celui du roman de guerre voire du simple récit, qui a obtenu auprès du public un très large succès mérité.

Les (jeunes) auteurs modernes se sont dit qu'il y avait là une mine à exploiter et mon Dieu, nous assistons à une véritable inondation de cette littérature de guerre dont la prétention est toujours d'avoir été vécue, à défaut de prétentions littéraires avouées, car il s'agit, à l'ombre des grands anciens, d'exploiter un succès facile.

Qui, bientôt, n'aura pas écrit son journal de guerre et avec un peu d'imagination, son roman. Personne d'ailleurs, ne veut être en reste et quand on n'a à peu près rien vu... eh bien, on délaie à plaisir. Au besoin, on nous fournit un luxe de détails (tout y passe, même les difficultés intestinales des auteurs et les conversations autour d'un crouton: il faut bien remplir les trois ou quatre cents pages imposées) dont le lecteur se passerait volontiers. Avec la matière d'un article, on écrit un livre « vécu ».

Des esprits plus modestes lancent de simples plaquettes; en bref, nous assistons à une vague de fond littéraire et qui n'a pas fini de déferler en une époque où le papier se fait rare. Une gageure. D'ailleurs, ne s'agit-il pas de décrocher quelque prix littéraire prometteur d'une notoriété qu'il faut acquérir à tout prix.

Je ne sais ce que le public pense de ces nouveaux ouvrages, mais il faut bien avouer que nous sommes en face de bien pâles copiages.

C'est pourquoi je n'hésite pas à ranger franchement au tout premier rang des livres sur la guerre de 1939-40 un ouvrage qui — il est assez paradoxal de le noter — n'en parle pas: « Notre Avant Guerre », de Robert Brasillach (1).

Sans s'attarder à nous raconter par le menu une vie dépourvue d'intérêt dans quelque cantonnement de l'Est, l'auteur a entrevu dès avant l'écroulement de notre puissance militaire, dans une prodigieuse intuition, que ce n'était pas cette « drôle de guerre » qui était intéressante, mais bien les évènements qui l'avaient précédée. Et cela nous vaut ce livre d'une si claire intelligence, miroir étonnant d'une époque que nous avons vécue, dont les grandes lignes commencent à se dégager et que l'histoire aura bien du mal à écrire impartialement; avec ses inconséquences, ses invraisemblances politiques, ses aveuglements.

Je ne fera à Robert Brasillach qu'un léger reproche, c'est de nous faire pénétrer un peu trop dans la vie d'un petit cercle et c'est là, sans doute, un témoignage, mais trop particulier et qui s'écarte notablement des vues générales auxquelles s'élève l'ensemble de son volume.

Bernard PENOT.

(1) Plon, éditeur.

■ ■

DEUX ROMANS DE P.-M. ORLAN

A peu de mois d'intervalle, l'écrivain Pierre Mac Orlan vient de nous donner deux ouvrages qui reflètent curieusement la pensée d'un des hommes les plus sensibles de notre temps troublé.

C'est d'abord un volume qui, sous le titre de « Chroniques de la Fin d'un Monde » (1), résume assez mélancoliquement nos espoirs, nos amours, nos déceptions, nos souffrances sur le plan poétique dans les années qui précédèrent immédiatement la guerre. Une nouvelle guerre, Mac Orlan la prévoyait dès 1920, s'en faisait l'anecdotier scrupuleux dans « La Cavalière Elsa » et « La Vénus Internationale », sans doute dans une forme romancée, mais avec une vision future des évènements qui ne laisse pas d'être troublante aujourd'hui. Ce don de prévoyance de l'avenir, Mac Orlan en est certainement bien pourvu.

De la préface des « Chroniques », nous reproduisons ces phrases pertinentes, qui font honneur à celui qui les écrivait, car elles justifient la position éternelle de l'artiste, qu'elle que soit l'époque où il vit:

« En 1915, devant Souchez, quand j'étais soldat au 269e d'Infanterie, j'ai juré que ma vie serait modifiée s'il était inscrit dans mon destin que je dusse revenir de la guerre. J'ai tenu ma promesse et j'ai fait mon possible pour vivre en laissant de côté tous les préjugés qui, il y a encore peu de temps déformaient l'idée même du plaisir dans une grande ville. Il y a en France beaucoup de braves gens dont la patience et la probité sont intactes et qui tiendront leur parole. Je voudrais leur dire à tous: « Bon courage ». C'est par la discipline et la dignité que nous souverons l'esprit de la France. Soutenez de toutes vos forces les artistes et les poètes. Ils n'ont jamais fait de mal et possèdent les secrets qui redonnent du sang à des mots flétris et mourants, mais que nous voulons encore entendre ».

Le second livre « L'ancre de Miséricorde » est un roman d'aventures.

Dans le cadre de la ville de Brest, au XVIIIe siècle, se meuvent des personnages chers à l'auteur, depuis le jeune Morgat, futur élève d'une école d'artillerie, fils d'un ship-chandler de Recouvrance, jusqu'à l'énigmatique Jérôme Burns, honnête chirurgien de marine dont le double n'est autre que le redoutable Petit Radet, gentilhomme de fortune. L'action se déroule suivant le code minutieusement mis au point par Pierre Mac Orlan, code auquel il s'est toujours montré fidèle et qui enchante ses lecteurs, fermes partisans de l'aventure au sein d'un bon fauteuil.

Toute l'œuvre de Mac Orlan est marquée d'une mélancolie indiscutable. La vie de l'écrivain, à ses débuts, n'a pas été heureuse et cette période cruelle a marqué profondément un génie souple et personnel.

Pierre Mac Orlan, de son vrai nom Pierre Dumarchey, né à Péronne, en 1883, s'est trouvé orphelin très tôt. Dès l'âge de 17 ans, après des études au Lycée d'Orléans, il fut projeté, seul, dans le vaste monde. Ses aventures de jeunesse, il se plaît à nous les conter dans « Villes », dans « La rue Saint-Vincent », et, épisodiquement, dans certains de ses romans. Ce n'est que peu avant la guerre de 1914 qu'il peut s'installer dans un appartement modeste mais bien à lui, après de longues années de vagabondages, de misère et de désespoir.

Aujourd'hui, il habite une maison agréable à Saint-Cyr-sur-Morin, dans un cadre soigneusement mis au point. C'est un sage.

Les vaines querelles des hommes, variables suivant les années, ne touchent pas celui qui restera un des plus authentiques interprètes des sentiments de notre génération inquiète, un des meilleurs poètes du romantisme lyrique de notre époque.

André JEAN.

■ ■

LEANDRE VAILLAT:

« Paysages de Paris » (1)

Ce petit livre nous a bien déçu. Nous, qui pourtant aimons Paris plus qu'on n'oserait le dire, nous, qui avons tant rêvé aux mêmes lieux que M. Vaillat, qui avons, comme lui, poussé les lourds vantaux sculptés de quelque hôtel du Marais ou de l'île Saint-Louis, pour y respirer la petite odeur indéfinissable qui y flotte toujours, nous qui, comme lui, mais bien après lui, arpentions le Boulevard Saint-Michel « à gauche, en montant », nous ne nous sommes pas senti émus par ces évocations pleines de préciosité et de réthorique, par ces comparaisons fades et usées, par tout un monde de lieux communs fatigués et fatigants.

Non, M. Vaillat, Paris, le vieux Paris même, ce n'est pas en animant des gravures libertines que vous nous le ferez sentir et regretter, ce n'est pas en comparant l'Hôtel Lambert à un magistrat et en faisant traverser la Seine au Pont-Neuf « à pas comptés », ce n'est pas en nous peignant une aventure galante du Duc d'Artois à Bagatelle, mais en vivant un peu, en souffrant un peu, dans tous ces « Paysages de Paris ».

On peut aimer, comme M. Vaillat, courir les vieux hôtels, y révasser de Mozart ou de Rameau et de Gabriel de Saint-Aubin, contempler des glaces jaunes et piquées et des boiseries peintes par Huet ou un autre, suivre des yeux, à travers des caneaux usés, un nuage rose qui va s'accrocher aux corniches et imaginer au firmament un cortège de déesses et d'amours joufflus à la mode de Boucher, mais, nous l'avouons sans honte, nous n'aimons pas que cela: un paysage, c'est aussi de la vie, ce n'est pas seulement de l'art, de l'histoire et de l'anecdote émoustillante et quelques pages simples de M. Robert Brasillach dans « Notre Avant Guerre », sur Saint-Germain de Charonne ou le canal Saint-Martin, nous ont plus donné la nostalgie de Paris que toutes ces pédantes évocations du livre de M. Vaillat.

Et puis, quand on lit tout un paragraphe admiratif consacré au clocher de Saint-Germain l'Auxerrois, construit à la Viollet-le-Duce, en gothique de pendule, il ne doit pas y avoir cent ans, quand on lit qu'il a été « nourri de sève française » et qu'il évoque « une branche que vient de quitter un oiseau chanteur », on rit, poliment, mais franchement.

On ne rit plus à la cent vingt-cinquième page, quand l'auteur nous conte que, dans la chapelle de l'Hôtel de Cluny, il a pu lire cette devise « plusieurs fois répétée »: Servire Deo: Servir Dieu, et qu'il ajoute: « Si l'un des mots vous gêne, traduisez: Servir u nidéal ou plus simplement: Servir ».

M. Léandre Vaillat croit-il que cela revient au même et que cette âme nationale, dont il parle ensuite « façonnée par des siècles d'obéissance sans humilité », aurait eu la même force et la même grandeur, en servant un idéal ou plus simplement: Servir », intrarlsitivement, si l'on peut dire!

L'idéal, M. Vaillat!: du vent, du souffle, des nuées; la France est chrétienne, à ce que je sache, du moins elle le fut, au profit de sa grandeur et de sa puissance quoi qu'en pense ou qu'en écrive le Sire de Montherlant, et c'est en grande partie pour ne l'avoir plus été, qu'elle est tombée, peu à peu, comme un fruit sec et que les canons l'ont achevée, en juin 1940.

Pour finir, nous rappellerons respectueusement à M. Vaillat que Cluny n'a jamais été monastère cistercien, comme il semble le croire, et que, à pareille nouvelle, Saint Bernard a du tressaillir dans son tombeau.

Yvan CHRIST.

Jean DELAGE:

ESPOIR DE LA FRANCE (1)

L'espoir de la France c'est évidemment sa jeunesse et pour étudier celle-ci, il ne pouvait y avoir de meilleur endroit que les Chantiers de la Jeunesse française. Ces chantiers, organisés au lendemain de l'armistice, par des chefs désireux de soustraire les jeunes recrues pas encore instruites au désœuvrement et au chômage, désireux aussi de les mettre immédiatement dans le chemin du redressement national, sont devenus, depuis, la plus parfaite des écoles de civisme.

L'auteur nous indique d'abord leur fonctionnement, leur organisation, la hiérarchie de leurs cadres depuis le chef d'équipe jusqu'au Commissaire Général.

Dans ces chantiers situés en pleine nature, tous les jeunes français doivent faire un stage de huit mois. Le mot « stage » est le mot juste. Pendant huit mois, abandonnant tout esprit de caste, ouvriers, étudiants, se donnent à leur pays, les uns coupant des arbres, les autres construisant des routes.

Tous apprennent à vivre, pleinement, sainement; ils apprennent à aimer le travail; ils apprennant à se sacrifier pour leur pays. Et le soir, au moment de la descente des couleurs, ils comprennent qu'ils sont tous des Français et qu'ils n'auront le droit d'en être fier que s'ils méritent ce titre par leur travail et leur dévouement.

Tout le succès des Chantiers réside dans la formation de l'esprit « Chantier ». L'esprit « Chantier » c'est l'esprit du sacrifice pour la tâche entreprise et il permet bien des miracles. Il nous plaît de rappeler ici l'histoire merveilleuse dans sa simplicité des jeunes typographes du journal Calendal, qui rentrèrent chez eux quelques jours après leur libération pour que leur « canard » paraisse au jour fixé. Et l'auteur de constater avec une émotion joyeuse: « Ça c'est Chantier ».

La présentation matérielle de l'ouvrage est très agréable. L'ensemble est agrémenté de schémas et d'un reportage photographique particulièrement artistique et vivant qui achève de nous mettre dans l'ambiance « Chantier ».

Ajoutons qu'il est préfacé par celui qui fut le père des Chantiers et qui en est resté le chef suprême: le général de la Porte du Teil.

(1) Quillet, éditeur, Montpellier.

a la gloire
de la Marine Française

PIERRE VARILLON
LA GLORIEUSE HISTOIRE DU
SIROCO
In-16 illustré 20 fr.

HENRY LE MARQUAND
TOURVILLE
Marin de Louis XIV
In-8 de 400 p. 45 fr.

H. LARDANCHET
LYON

VOICI
LA FRANCE DE CE MOIS
Une nouvelle formule
de Revue
20 Articles
Jean GIRAUDOUX, Louis JOUVET
BOURDELLE, Pierre DUMAY
René GILLOUIN, Paul HAZARD
Maurice MARTIN DU GARD
André SIEGFRIED, etc...
100 pages
de lectures actuelles : 6 fr.
—«o»—
Abonnement annuel 60 fr
Tout nouvel abonné reçoit trois nouveautés
SEQUANA à choisir. - Spécimen sur demande
SEQUANA
21, Rue du Maréchal Foch VICHY
SEQUANA

LA MUSIQUE

RYTHME ET MELODIE

par Martin DALZON

Dans un article récent sur les musiciens modernes, M. Paul Micheau remarque avec raison que « le premier point qui frappe lorsqu'on entend la musique dite moderne c'est une diversité de rythmes qui, intrinséquement peuvent avoir de la valeur, mais se suivent sans transition. » Il assigne deux causes à ce fait: le machinisme et l'influence du jazz. J'aimerais, qu'il s'explique sur la première; mais ceci est une autre affaire.

Ce sont là des causes matérielles et immédiates; mais il en est une autre plus idéologique qui tient à l'ambiance même de notre époque. Quel est l'effet du rythme? Il tend à s'intégrer à nous, à se substituer à notre propre rythme et par là à nous tirer en quelque sorte hors de nous-mêmes. Chacun connait par expérience cet abandon enchanté au balancement d'une symphonie ou d'un poème. Il y a là une action comparable à celle du bercement qui nous retire peu à peu notre conscience et nous met en état de disponibilité pour le rêve. Pour beaucoup l'émotion esthétique se réduit à cette sorte d'ivresse quasi-mécanique.

..Or, une caractéristique de nos temps, c'est une volonté bien arrêté de l'individu de rester toujours maître de soi, « de ne pas être dupe ». Il ne veut pas s'abandonner sans résistance sur l'aile de la musique ou de la poésie. Il veut à tout moment demeurer pleinement conscient de ses impressions, contrôler les plus fugitives variations de ses sensations. Il se refuse à une jouissance esthétique instructive pour un plaisir intellectualisé, volontairement élaboré. En musique cette tendance se traduit par le rejet du rythme continu. et de la mélodie au profit d'un enchevêtrement de rythmes sans progression logique; d'un chevauchement de mélodies qui poursuivent chacune sa marche indépendante; d'une recherche de dissonances et « vilains bruits » concourant à rompre le charme dès qu'il risque de s'établir. De même les poètes ont délaissé la cadence classique, pour une forme heurtée, ellyptique, syncopée. C'est le triomphe de coup du poing sur le bercement.

Un exemple caractéristique de cet état, est en littérature la manière de Giraudoux, spécimen bien typique du modernisme. Giraudoux est poète. Il en a la fantaisie, l'imagination, la candeur. Mais il se refuse à être dupe de son don poétique. Il ne supporterait pas de s'en enchanter avec la simplicité d'un enfant. C'est ainsi qu'après une page où il aura laissé sa fantaisie fuser en arabesque scintillantes et gratuites, et son imagination donner dans la fable; il éprouve le besoin de retomber sur ses pieds par un trait d'ironie désabusée, un sarcasme et quelquefois une grossièreté.

Au contraire Racine auquel on a souvent comparé Giraudoux enferme les soubressauts forcenés de la passion, les cris de la haine ou de l'amour, le déchainement des instincts dans une forme si berçante et si fluide qu'elle a réussi à le faire surnommer « le doux Racine ». On a beaucoup admiré la perfection et l'élégance de son alexandrin. Mais je ne sais si cette perfection même ne nuit pas à la force dramatique des situations. Souvent l'expression et la cadence affaiblissent chez le spectateur le choc émotionnel. C'est peut être pour cette raison que Racine, aussi grand monteur de drame que Shaskespeare n'est pas généralement considéré comme son égal.

Dans le rejet de la mélodie et du rythme, on peut voir un excès d'intellectualisme qui ôte à l'homme toute simplicité de cœur, toute réaction spontanée devant le beau. Mais il y a également dans cette attitude un refus de la facilité, une volonté de se rendre maitre de la « Chose ». « Le vrai, c'est le difficile » a dit Rilke. Elle recèle une confiance touchante en la puissance et la noblesse de l'homme. Loin d'être une manifestation de dégénérescence, c'en est peut-être une de renouveau; le signe d'une tentative de l'homme pour faire un nouveau pas dans la conquête de sa plus grande liberté intérieure. S'il a pêché c'est par orgueil.

LES REVUES

PROFIL POETIQUE DE LA FRANCE

—«»—

La modestie qui transparait dans le titre n'abandonne pas un instant cette revue.

J. Ségond traite de « l'inspiration artistique »; au travers d'un style professoral, universitaire, philosophique (au sens péjoratif) on rencontre des vues excessivement intéressantes sur la création.

De même dans « Identités », de Jean Josipovici, au sein de portraits prétentieux, certains sont d'une excellente facture.

Tous les poèmes sont d'égale valeur: R. Houdelat, J. Voronca, H. de Lescoet, L. del Vasto, P. Chabaneix, A. Verdet, J. Calveyrach sont suffisamment poétiques pour ne pas être mauvais, insuffisamment poétiques pour être bons.

Marguerite Imbert termine ce **Profil** par « Couleur d'aujourd'hui ». On peut écrire sans hésitation que son article est très médiocre.

André SALVET.

LES ARTS

Petites Nouvelles

A LYON

La Galerie Jeune France, place Sathonay, présente actuellement une exposition du jeune peintre Lany.

— Le vernissage de l'Exposition: l'Art et le Sport, qui avait eu lieu à Vichy le mois dernier, vient de s'ouvrir à Lyon, dans les salons de l'Hôtel de Ville. L'inauguration a eu lieu le 7 mars, sous la présidence de M. Georges Villiers, maire de Lyon. Cette exposition sera ouverte au public du 7 au 20 mars.

— On annonce une très prochaine « Exposition de Tapisseries contemporaines » à la Galerie Folklore. Souhaitons que cette manifestation nous permette de voir des œuvres qui tiendront compte des essentielles qualités murales de cette technique, que les maitres ouvriers du XVIe siècle ont si magnifiquement servie.

— **Galerie Troncy.** — L'excellent peintre Kars a réuni un ensemble très important de ses œuvres où peintures et dessins rivalisent de qualités plastiques; dans notre prochain numéro, nous aurons l'occasion de reparler de cette Exposition qui compte parmi les meilleures de la saison lyonnaise.

— **A Folklore.** — Le peintre toulousain Bergougnan expose des œuvres récentes. Art subtil et discret, plein de qualités rares mais un peu attardé dans une esthétique qui le rattache aux artistes de l'époque de Vuillard. Certaines toiles laissent espérer cependant des recherches d'un esprit plus nouveau.

— **A Paris.** — La Galerie Petridès présente un ensemble de toiles de Suzanne Valadon qui prélude à une exposition de ses dessins qui fera suite à la même Galerie.

L'art volontaire et obstiné de la « Terrible Maria » est appelé à prendre de plus en plus une place prépondérante parmi les œuvres de son temps.

Marcel SAHUT.

LE THEATRE

Petites Nouvelles

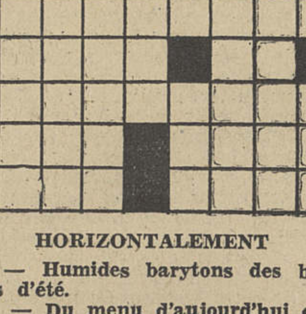
— **LES EDITIONS DE LA FRANCE NOUVELLE** annoncent la parution d'un livre de Jean Doat: « L'expression corporelle du comédien ».

Chez le comédien, le jeu du corps est inséparable de la voix et de la mimique. L'essentiel de son art consiste précisément à harmoniser ces trois éléments.

Pour la première fois, un homme de métier, Jean Doat, élève de Charles Dulin, directeur des Comédiens Mouffetard, initie le public à cet aspect essentiel de l'art du comédien.

Nous signalons cet ouvrage auquel nous consacrerons un compte-rendu, car il intéressera non seulement les comédiens professionnels ou amateurs; mais également les maitres d'éducation générale et les moniteurs artistiques des mouvements de jeunesse et des chantiers.

NOS MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT

I. — Humides barytons des belles nuits d'été.

II. — Du menu d'aujourd'hui complètement obligé. — Est dans l'affirmation du Russe ou du Normand.

III. — Identique jadis au plus glorieux des rois. — Trois lettres se trouvant dans le mot Italie.

IV. — Critique dans l'Echo les films les plus récents.

V. — Choisit en ce moment au suffrage commun. — Parmi les biens humains c'est lui le plus trompeur.

VI. — En trois mots c'est le nom d'un journal plein d'humour.

VII. — Les voyelles du nom de ma cousine Irène. — Un prénom qu'autrefois illustra plus d'un saint.

VIII. — De tous les mots croisés c'est la légumineuse. — Son changement de nom lui porta-t-il bonheur?

VERTICALEMENT

1. — On n'y voit aujourd'hui que du lait écrémé.

2. — Et celui de Pégase est sur la voie lactée.

3. — Sont parmi ces travers dont se moqua Molière.

4. — Une femme qui l'est ne l'est pas forcément.

5. — Dans le jeu c'est toujours le plus beau des atouts. — Ce que fait au bureau le diligent postier.

6. — C'est aimer plus que tout et toujours davantage.

7. — Un « passage de vues » à la tête doublée.

8. — Ainsi sont dans la Loir' (!) deux villages nommés.

■ ■

SOLUTION DU PROBLEME PRECEDENT

Horizontalement

I. Madrigal. — II. Abritera. — III. Adorés. — IV. Sage. F. N. C. — V. Or. A e i. — VI. Aune. — VII. Nonnette. — VIII. Et. Ses.

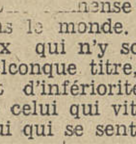
Verticalement

1. Malséant. — 2. Ab. U. O. — 3. Dragonne. — 4. Ridèrent. — 5. Ito. — 6. Gerfauts. — 7. Arène. Te. — 8. Lassives.

Le Secrétaire-gérant :
Raymond CASTANS.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

« L'Echo » chuchote...



Marius Richard se pose la question que nous nous sommes déjà posée ici. Que sera la littérature de demain? Il écrit à ce sujet:

Une immense épopée s'est installée dans le monde. Il est impossible que ceux qui n'y sont pas mêlés, à un quelconque titre, ne se sentent pas en état d'infériorité. Ne vit aujourd'hui que celui qui vit de façon épique, que celui qui se sent lié à l'épopée.

Les autres sont des façons de vivants fantômes.

... Ecrivain, je frémis de ce qu'auront à dire, le grand geste mondial terminé, ceux qui l'auront vécu. Je ressens, à l'avance, l'intolérable infériorité de celui qui, étant resté au coin de son feu, entend le recit de l'aventurier ou du héros... Quel trésor ne faut-il pas qu'il ait à présenter, tiré de sa quiétude, pour le contre-balancer, le récit de celui qui a couru le monde ou les champs de bataille!

Quelles œuvres sont en train de couver?

A-t-on réfléchi, à ce que pourront avoir à nous dire ceux d'entre ces hommes de l'épopée aux figures nouvelles, qui auront reçu le don d'expression?

Quelle grandeur neuve sortira de là? quelles visions? quel humour? quelles humaines attitudes? quels rêves?

Quels chants? quels romans? quels messages? quels systèmes? quelles tragédies?

Quelles œuvres naitront de l'héroïsme militaire, des misères civiles, des ténètres de la captivité?

Des combats, des angoisses, de la méditation?

Allemands porteurs de fer, Français sous la bure de l'exil, Espagnols du constant exode, Russes aux villages incendiés dans la débâcle.

Mélange des races et des climats.

Il est impossible qu'une littérature, ne sorte pas de tout cela

Ce serait, me semble-t-il, nous rapetisser que de ne pas penser qu'une littérature sortira de tout cela, que de ne pas souhaiter qu'une littérature en sorte.

Nous ne pensons pas, nous, nous rapetisser, en écrivant que Marius Richard, très certainement, se trompe. Car l'homme qui porte le fer ne s'abaisse généralement pas à prendre la plume. Car l'homme qui a souffert l'enfer dans sa chair et dans son âme cache ses cicatrices avec une pudeur farouche et ne va pas les étaler sur le papier.

L'exemple de la guerre de 14-18 est là, probant. Quels livres, quels grands livres, quels génies en sont sortis? Barbusse et Dorgelès. Vous avouerez que c'est peu de chose. Il faut y ajouter pourtant Céline. Mais un génie comme le sien se manifeste quelles que soient les circonstances. Mort à Crédit nous le prouve bien.

Cette fois-ci, le monde est encore plus violemment secoué qu'il y a vingt-cinq ans. Cela n'empêche point qu'un homme d'action soit un homme d'action, et un écrivain un homme de cabinet. Prenez un romancier, portez-le en Russie, et ramenez-le quelques mois après. Il remettra ses pantoufles et écrira une histoire d'amour.

S'il est vraiment un homme, après avoir vu ce qu'il aura vu il mettra sa plume dans son tiroir, et le fermera à double tour.

✦ ✦

Il est évident, pourtant, que les événements d'aujourd'hui auront une influence sur la littérature de demain. Mais de façon indirecte. Ceux qui sont mêlés à l'épopée, comme écrit Marius Richard, lorsqu'ils reviendront, ne pourront plus supporter certaines mesquineries, certaines étroitesses, certaine légèreté. Et cela dans tous les domaines. La littérature en subira le contre-coup. Il parait certain qu'un prisonnier rentrant après des mois ou des années de réclusion s'étonnera que pendant ce temps M. Mauriac ait pu écrire La Pharisienne, et que certains jeunes gens nouveaux-nés à la littérature n'aient pas eu de plus graves soucis que l'analyse des châtouillements très swing de leur puberté recroquevillée.

Le combattant du front de l'est, le réfugié, la veuve, l'estropié, auront goûté à la vraie conscience, celle que donnent, par éclairs, la souffrance, le danger, le sang, la mort. Il leur en restera, peut-être sans qu'ils s'en rendent compte, un goût de la vérité et de la grandeur. Et c'est par ce goût, qu'ils manifesteront en tant que lecteurs, que la littérature pourra être influencée.

Et s'il se trouve quelque génie pour nous décrire l'horreur et la grandeur de l'aventure, nous nous en réjouirons. Mais il sera l'exception. Autour de lui grouilleront les communs écrivains, ceux qui font la littérature d'une époque, et qui n'ont qu'un souci: le public. Les Montherlant, les Bordeaux, les Peyré, les Romains, les Mauriac, les Plisnier, les Cocteau. Ceux qui donnent ce que leur public demande.

En quoi ils avaient, avant-guerre, quelque chose de commun avec l'épicier.

Mais l'épicier lui-même, aujourd'hui, refuse.

✦ ✦

Profitera-t-on des élections... massives qui suivront la guerre pour rajeunir un peu les cadres de l'immortalité? Un membre éminent de l'Académie de Médecine disait récemment, au cours d'une réception:

— Nous entrons à l'Académie à l'âge moyen de soixante-cinq ans, c'est-à-dire quand nous ne sommes plus bons à rien. Je vais déposer une proposition. Celle-ci: qu'à partir de soixante ans on ne soit plus qu'Académicien honoraire. Mis à la retraite, en quelque sorte. De cette façon, nous serons bien obligés d'élire des confrères plus jeunes. Et qui, eux, pourrait servir à quelque chose.

Précisons que l'Académicien qui parlait ainsi a dépassé joyeusement le cap des quatre-vingts ans.

✦ ✦

Pour prouver que les Académiciens ne servent à rien, il racontait l'histoire suivante:

— On accuse généralement Napoléon d'avoir refusé le bateau à vapeur. La vérité est tout autre. Il se trouvait alors au Camp de Boulogne, en train d'organiser sa base d'invasion de l'Angleterre, lorsqu'il entendit parler d'un inventeur qui aurait mis au point un projet de propulsion des navires au moyen de la vapeur. Il écrivit aussitôt à celui de ses ministres que la chose intéressait: « Comment se fait-il que vous ne soyez pas au courant de ce projet capable de changer la face du monde, et que je n'aie pas encore reçu vos conclusions sur ce sujet? Réunissez immédiatement une commission. Je veux un rapport avant quinze jours. »

Le ministre saisit l'Académie des Sciences, qui désigna parmi ses membres une commission

Quinze jours après, Napoléon eut son rapport, qui concluait que cette invention était grotesque et ne marcherait jamais!

✦ ✦

L'Odéon vient de reprendre, avec un grand succès, L'Arlésienne. Il faut se réjouir de ce succès. L'Arlésienne n'est peut-être pas un très grand chef-d'œuvre, mais c'est tout de même mieux qu'une revue d'Alibert.

Et voyez comme le public et la critique peuvent se tromper: Dans le livre qu'il a consacré à Alphonse Daudet, son fils Lucien raconte quel accueil fut fait à la pièce:

« En vain Bizet avait adapté de vieux airs magnifiques de Provence et composé une musique de scène qui aurait dû soulever la salle — rien n'y fit, et la salle ne sut que s'esclaffer de rire quand la Renaude et le berger Balthazar se donnèrent « ce baiser d'amitié ». Les deux seules personnes qui ne riaient pas étaient Mme Daudet et Mme Bizet.

Et le lendemain, et la semaine suivante, cette presse unanime, le mépris de toute la critique depuis Francisque Sarcey jusqu'à Paul de St-Victor, ces sarcasmes, cette pitié ironique pour Alphonse Daudet et pour Georges Bizet... »

C'était en 1872. Soixante-dix ans plus tard, la pièce dure encore. Voilà qui devrait inspirer à la critique quelque humilité.

✦ ✦

Au théâtre de l'Ambigu, Georgius va présenter une Affaire Stavisky.

En somme, du classique.

✦ ✦

On va commencer les prises de vues de l'Amant de Bornéo.

Le cinéma français possède le sens de l'opportunité.

✦ ✦

Léon Mathot tourne Le Chemin du Cœur, et entreprendra ensuite Huit hommes dans un château.

On nous avait pourtant dit qu'en 1942, on interdirait aux fabricants de navets l'exercice de la profession.

Encore un de ces paris stupides...

MémoNum © montpellier3m